



Safran, l'or rouge ancestral scintille dans les assiettes gastronomiques

Mireille Sadège > P. 8

## Un mariage à Aujourd'hui la Turquie !

Toutes nos félicitations à Inci Kara, membre du comité de rédaction, et à Mehmet Cem Ulugöl. Nous leur souhaitons un beau et heureux futur !



## À la rencontre d'un tapissier de Moda

Aujourd'hui la Turquie est partie à la rencontre de Mehmet Orhan, un tapissier d'ameublement qui exerce son métier depuis plus de 30 ans.

Eda Özdemir > P. 9



# Aujourd'hui la Turquie



Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal



## Paris, grande capitale de la culture et de l'art

Hüseyin Latif > P. 5

12 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 176, Novembre 2019

## Pelin Özer, poète née en quête de nouveauté dans l'écriture

C'est par une journée fraîche et ensoleillée que je débarque sur l'île de Büyükkada pour retrouver la jeune et talentueuse écrivaine Pelin Özer. Elle m'attendait avec le sourire sur l'embarcadère. Nous nous sommes alors dirigées vers la magnifique maison blanche où elle a écrit son dernier roman « Beyaz Ev » (Maison Blanche). C'est là que nous avons parlé de son parcours d'écrivain entre la poésie et le roman.



### Pouvez-vous nous parler de vous ?

Je suis quelqu'un qui vit plusieurs âges à la fois. Parfois, j'ai le sentiment d'être une enfant. D'autres fois, j'ai l'impression d'être une jeune fille, mais aussi d'être une vieille femme. Dès lors, les années, les dates et les chiffres ne me caractérisent pas beaucoup. Cependant, je puis dire que j'écris depuis que ma main tient un stylo. Je considère que ma patrie, c'est la poésie, parce que je suis née pour elle. La première chose que j'ai apprise à écrire, c'est un poème. Le premier événement qui m'a vraiment enthousiasmée a été la naissance de mon cousin, et j'ai écrit un poème à cette occasion. Ensuite, à vingt ans, la perte de ma grand-mère m'a affligée. Je lui ai alors dédié une élegie, puis j'ai cessé d'écrire de la poésie. Peut-être ai-je pensé que la poésie est un genre si fragile que je craignais de ne pouvoir le porter, ou peut-être que, si je fuyais la poésie, je pourrais avoir une vie plus réelle.

(lire la suite page 6)

## Ömer Yenici revient sur le monde de l'édition en Turquie

« Ce qui importe pour moi, ce n'est pas ce que vous écrivez ou ce que vous racontez, mais comment vous le faites. Nous cherchons des histoires qui sont relatées autrement », nous confie Ömer Yenici, le dirigeant des Éditions Epsilon, lors d'un entretien durant lequel nous avons évoqué les difficultés des éditeurs en Turquie.

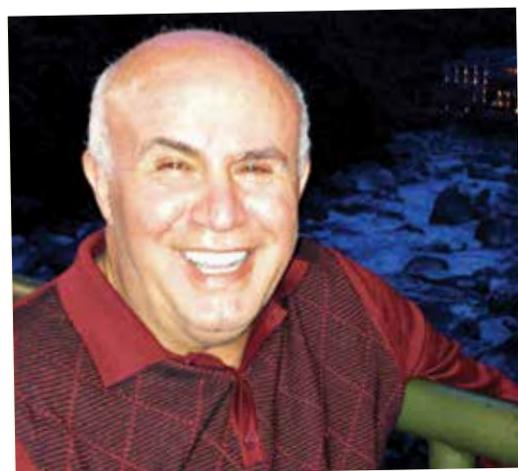


### Pouvez-vous nous parler de vous ?

Je suis originaire de la campagne de la région de la mer Noire. Mes parents se sont installés à Istanbul quand j'avais deux ans.

Durant l'été 1978, année où j'ai fini le lycée, alors que j'épluchais les petites annonces du journal *Hürriyet*, je suis tombé sur une annonce qui allait changer ma vie : « Recherche un employé pour la vente de livres ». C'est ainsi que j'ai commencé à vendre des livres. À la fin de l'été, les résultats des examens d'entrée à l'université furent annoncés et j'ai été reçu dans le département d'ingénieur en mathématiques à l'İTÜ. J'ai donc poursuivi mes études tout en continuant à travailler.

En ingénierie, le concept d'épsilon est très important, car c'est le plus petit nombre positif. Comme j'adore l'originalité, j'ai donné le nom d'Epsilon à la petite entreprise de commerce de livres que j'ai créée à Elmadağ en 1988. Nous avons lancé notre maison d'édition cinq ans après avec l'édition d'une trilogie pour les enfants intitulée *Keeper*.



### Comment vivez-vous la crise du papier qui fragilise le monde de l'édition en Turquie ?

Pour le moment, nous n'avons pas de problème d'approvisionnement en papier. Lorsque nous avons commencé dans l'édition, il y avait l'usine de papier Seka qui produisait du papier pour les livres, mais aussi pour les journaux, avec qui l'on travaillait. En réalité, nous rencontrons déjà des difficultés quand nous produisons notre propre papier. Aujourd'hui, la crise du papier est internationale, je pense que la demande accrue de la Chine est un facteur déterminant. L'an dernier, l'instabilité du taux de change couplée à celle du papier a engendré un véritable problème, mais, pour notre part, nous n'avons pas rencontré de graves difficultés d'approvisionnement.

### Et qu'en est-il de l'édition pirate ?

L'édition pirate existe toujours, mais elle est sous contrôle. Il y a quinze ans, l'ampleur des dégâts était considérable, car les éditions pirates s'accaparaient environ 40 % du marché. On peut dire que, aujourd'hui, cela ne représente plus que 10 %. Par ailleurs, ceux qui prétendent que les maisons d'édition sont incapables de faire la différence entre « l'impression légale » et « l'édition pirate ». Un éditeur ne ferait pas une contrefaçon de son propre livre !

### Quel est votre sentiment à l'égard de la vente de livres en Turquie ?

(lire la suite page 3)



## La bohème nautique n'existe plus

Daniel Latif > P. 9



## Retour sur...

Olivier Buirette, La Russie de Vladimir Poutine à l'automne 2019, P. 2

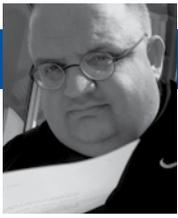
Victor Mottin, Menace de destitution pour Donald Trump, P. 2

Anastasia Polak, Crise de confiance entre les Français et leurs élites : Accentuation d'un divorce entamé depuis une décennie, P. 4

## Kemal Varol remporte le Prix littéraire NDS des Lycéens 2019



(lire la suite page 11)



Dr. Olivier Buirette

24 décembre 1991. Le dernier secrétaire général de l'URSS, Michael Gorbatchev, annonçait la dissolution et la fin de l'existence de l'URSS 69 ans — presque 70 — après sa création le 30 décembre 1922. Résultante de la politique de réformes qui fut rapidement hors de contrôle menée par lui depuis son arrivée au pouvoir en 1985, tout ceci devait entraîner dans un premier temps une vague de liberté dans l'ancien bloc de l'Est dont le moment le plus important fut la chute du mur de Berlin le 9 novembre 1989 et, par effet d'entraînement, le retour à la démocratie dans l'ensemble du bloc acquis après la Seconde Guerre mondiale et au début de la guerre froide. Ce fut ensuite l'Union soviétique elle-même qui devait imploser, perdant ainsi ses possessions occidentales que furent les Pays baltes, la Biélorussie, l'Ukraine et la Moldavie, sans parler de l'ensemble des possessions de l'Empire soviétique en Asie centrale.

Devait alors démarrer une profonde et pénible période de transition dans cette nouvelle Russie dirigée par son nouveau leader, Boris Eltsine, de 1990 au 31 décembre 1999. On a longtemps retenu cette période comme étant un véritable temps de décadence pour l'État succes-

## La Russie de Vladimir Poutine à l'automne 2019

seur de l'adversaire de la guerre froide. Tout allait changer avec l'arrivée du dauphin désigné par Boris Eltsine lui-même, à savoir Vladimir Poutine qui devait redresser le pays en restaurant en premier lieu son armée puis sa politique étrangère pour enfin s'occuper de réformes plus profondes.

Vladimir Poutine, réformant, amendant, modifiant la constitution de la jeune Fédération de Russie, devait réussir à se maintenir sans discontinuer au pouvoir jusqu'à ce jour, frôlant ainsi les 20 ans de direction de ce qui est encore aujourd'hui, rappelons-le, le plus grand État du monde avec ses 17,1 millions de kilomètres carrés.

À l'automne 2019, alors que la contestation contre ce pouvoir fort qu'il a construit continue de se renforcer, Vladimir Poutine est à la recherche d'un second souffle ou d'un moyen de rebondir tant sur le plan de sa politique intérieure qu'extérieure. Il devait ainsi entamer un quatrième mandat présidentiel de six ans en 2018, le maintenant dès lors au pouvoir jusqu'en 2024. Il frôle donc le quart de siècle au pouvoir, le plaçant derrière Staline qui est resté à la tête de l'URSS durant un peu plus de 30 ans (1922-1953).

Penchons-nous sur le bilan de tant d'années de pouvoir. Après avoir sorti

la Russie de la crise provoquée par les deux guerres de Tchétchénie au début des années 2000, puis après avoir mené une politique de redressement économique en binôme avec son Premier ministre Dimitri Medvedev, il devait mener en parallèle une politique étrangère axée sur une restauration de la position de la Russie sur la scène internationale. Dès 2008, il mit un terme de manière inattendue aux velléités d'adhésion à l'Union européenne (UE) et surtout à l'OTAN de la part de la Géorgie avec une intervention militaire qui devait être un succès. Par la suite, nous avons assisté au soutien de Moscou aux séparatistes russes lors de la Guerre du Donbass qui déstabilise l'Ukraine dans ses positions pro-occidentales depuis 2014, ceci renforcé par l'annexion unilatérale de la Crimée la même année. Par ailleurs, la Russie est sortie avec succès de son périmètre traditionnel en apportant son soutien militaire au régime syrien, lui permettant ainsi d'établir quelques bases maritimes en méditerranée et de satisfaire cette ancienne tendance géopolitique russe d'étendre son influence vers les mers chaudes. Enfin, Moscou devait être invitée en marge du dernier sommet du G7 de Biarritz en août 2019, ceci ouvrant peut-être une nouvelle ère vers une normalisation de ses relations

diplomatiques avec l'occident. Cependant, cette présentation positive a aussi des revers. La Russie reste un pays faiblement peuplé avec 146 millions d'habitants et surtout sa densité de population est très faible en raison de ses vastes étendues désertiques (8,7 habitants au kilomètre carré). Toutefois, le chaos global annoncé à la suite de la chute de l'URSS n'a pas eu lieu, et le redressement du pays est sans aucun doute à mettre à l'actif de la présidence de Vladimir Poutine.

Ce retour de la Russie en tant que puissance comporte malgré tout des défis, et pas des moindres, comme celui de la gestion d'une inévitable alternance politique dans une démocratie que beaucoup jugent comme illibérale, mais avec une opposition néanmoins montante.

La Russie de ce premier quart de siècle vers lequel nous nous dirigeons sera sans doute une des pièces maîtresses de la future stabilité mondiale. La poursuite des réformes sera nécessaire pour atteindre cet objectif tout en continuant sa reconstruction sans doute accompagnée d'une nécessaire libéralisation du pouvoir fort qu'a bâtie Vladimir Poutine qui, même s'il figure dans la tradition historique de la Russie, devra sans doute s'adapter tôt ou tard à la poursuite de la globalisation.

## Menace de destitution pour Donald Trump

Le président des États-Unis est encore une fois plongé au cœur d'une polémique de grande ampleur. En effet, Donald Trump est accusé d'avoir eu recours aux services d'une nation étrangère, l'Ukraine, afin d'enquêter sur Joe Biden, favori dans la course à l'investiture démocrate, ainsi que sur son entourage. Les démocrates ont directement réagi et ont enclenché une procédure de destitution (impeachment) du président pour avoir « sollicité l'interférence d'un pays étranger dans l'élection américaine de 2020 ».

### Pourquoi les démocrates demandent-ils la destitution de Donald Trump ?

À l'origine de l'affaire, il y a un lanceur d'alerte anonyme qui, l'été dernier, s'est inquiété d'une conversation téléphonique entre les présidents américain et ukrainien. Ce qui est reproché à Trump, c'est d'avoir fait pression sur Kiev, notamment en menaçant de suspendre une aide militaire cruciale pour le pays d'Europe centrale dans le but de pousser son homologue ukrainien Volodymyr Zelensky à enquêter sur la famille Biden.

Cette enquête commanditée par la Maison-Blanche concernerait principalement le fils de Joe Biden, Hunter Biden, qui avait des responsabilités au sein d'une compagnie gazière ukrainienne (Burisma) alors même que son père était vice-président et responsable du dossier ukrainien.

Les démocrates reprochent donc au chef de l'État de vouloir perturber le bon fonctionnement des primaires démocrates et, à long terme, d'influer sur les prochaines élections présidentielles. Face à ces accusations, le président a joué la carte habituelle de l'agressivité envers des médias « corrompus » et a qualifié les Biden d'« escrocs ». « J'ai beaucoup de respect pour les lanceurs d'alertes, mais seulement quand ce sont des vrais », a ajouté le businessman, bottant en touche face aux accusations démocrates.

Néanmoins, les démocrates sont cette fois bel et bien déterminés à mener à terme la procédure de destitution.

### Une procédure exceptionnelle : l'impeachment à l'américaine

L'impeachment est une procédure utilisée très rarement. Elle permet au pouvoir législatif de destituer un haut fonctionnaire, notamment un président. Aux États-Unis, la procédure n'a été utilisée que trois fois contre un locataire de la Maison-Blanche : contre Andrew Johnson en 1868, contre Richard Nixon en 1974 et contre Bill Clinton en 1998. Il faut noter que, hormis le cas particulier de Nixon qui a choisi de démissionner, aucune de ces procédures n'a abouti à la destitution du chef de l'État.



Malgré les faibles chances de réussite, la présidente démocrate de la Chambre des représentants, Nancy Pelosi, a annoncé le 24 septembre l'ouverture d'une enquête en vue d'une mise en accusation de Donald Trump.

### La riposte démocrate

Les démocrates ont jugé que la procédure pouvait aboutir, d'autant plus qu'un deuxième lanceur d'alerte, membre des services de renseignements américains, a affirmé avoir de nouvelles preuves pour discréditer Donald Trump.

« Sur le papier, ça fait des mois qu'il y a suffisamment d'éléments pour lancer une mise en accusation. Elle n'avait pas démarré jusqu'à présent, parce que le leadership démocrate a considéré que c'était dangereux politiquement », observe Anne Deysine, spécialiste des questions politiques et juridiques aux États-Unis.

Désormais, l'opinion publique semble de plus en plus être en faveur d'une procédure de destitution de l'actuel président. En effet, les Américains s'inquiètent de la bonne santé démocratique de leur pays, à l'image de l'ancien directeur de la CIA John Brennan qui a déclaré récemment que « les principes démocratiques sur lesquels ce pays est fondé

(sont) en train de s'éroder », avant d'ajouter « que ce n'est plus une démocratie si un autocrate [...] l'a entre ses mains ».

### Quels risques pour Donald Trump ?

Bien que les témoignages des lanceurs d'alertes s'accumulent, la procédure de destitution reste très incertaine. Elle devrait en effet buter sur la majorité républicaine au Sénat où aurait lieu son éventuel procès si la Chambre (à majorité démocrate) votait la mise en accusation du leader républicain. Une majorité de 67 élus sur 100 est requise pour le condamner, le Sénat comptant 53 membres appartenant au parti républicain. Or, il y a peu de chances que les républicains se retournent contre un chef d'État issu de leur parti.

La procédure d'impeachment a donc de faibles chances d'aboutir. En revanche, la médiatisation de cette affaire pourrait influencer l'opinion publique en vue des prochaines élections et nuire à Donald Trump. À l'inverse, le président peut également tirer profit de cette situation en accusant pêle-mêle les médias, les démocrates et les Biden d'être corrompus et de relayer des fake news.

La procédure d'impeachment engagée contre Trump a donc une finalité purement politique notamment dans la manière dont elle va influencer les futures élections.

# Ömer Yenici revient sur le monde de l'édition en Turquie

Je pense que les ventes de livres se portent très bien. La tendance en Turquie s'est développée différemment par rapport au reste du monde. On constate que les livres culturels sont de plus en plus prisés, avec une croissance annuelle étourdissante de l'ordre de 15 à 20 % depuis ces quinze dernières années. D'ailleurs, notre maison d'édition Epsilon a décuplé de taille durant la même période, et c'est le cas de beaucoup de maisons d'édition qui évoluent dans ce secteur. Aujourd'hui, nous représentons un marché de 1.3 milliard de dollars. Après la crise de 2001, on observe une corrélation considérable entre la consommation de produits culturels et une inflation qui se rapproche de la normale et un PIB qui augmente. En bref, les dépenses, notamment dans le secteur de l'industrie du livre, ont beaucoup augmenté.

Par ailleurs, le nombre de lecteurs a incontestablement augmenté. La perception d'une population qui ne lit pas ne devrait plus exister. À cet égard, les statistiques parlent d'elles-mêmes. Par exemple, aujourd'hui, selon la Fédération des Éditeurs, la Turquie est le 13<sup>e</sup> plus grand marché culturel au monde, et cela inclut bien évidemment les livres.

De plus, le nombre de librairies n'a en réalité pas diminué. Lorsque l'État a commencé à distribuer les livres scolaires, de nombreux magasins qui vendaient 95 % de fournitures et seulement 5 % de livres ont fermé ou ont diminué leur activité, mais il ne s'agissait pas à proprement parler de librairies puisque la vente de livres « culturels » n'était pas le cœur de leur activité. Prenons pour exemple D&R dont le premier point de vente a ouvert en 1997 à Bagdat Caddesi, à Erenköy. Aujourd'hui, l'enseigne compte près de 180 librairies et elle vend bien plus de livres que ces soi-disant librairies qui ont fermé leurs portes. De même, il faut prendre en compte le fait que la façon de vendre des livres a changé. Il y a des années de cela, j'ai aussi été distributeur et j'avais pour objectif de regarder les choses avec un autre œil afin d'innover, c'est ainsi que j'ai pensé à vendre des livres dans les supermarchés. J'ai ainsi fait entrer la vente de livres dans le secteur de la grande distribution, notamment chez Carrefour et Migros. Enfin, nous ne devons pas oublier l'importance des ventes de livres sur internet qui re-

présentent 25 % du marché ! Le marché du livre papier n'est donc pas en déclin, surtout lorsque l'on sait que le livre électronique n'a pas le vent en poupe. Sa part de marché est très basse, elle stagne à 15 % aux États-Unis ! Ce format n'a pas reçu l'accueil escompté et je pense que cette tendance va se poursuivre.

La Turquie a un marché de l'édition qui est dynamique. Aujourd'hui, il y a beaucoup de livres traduits édités en Turquie avant même d'être édités en Europe. En revanche, il faut admettre que le secteur turc de l'édition n'est pas très prisé par les investisseurs étrangers. Dans notre pays, on dénombre plus de 2 000 maisons d'édition, mais chacune détient une très petite part du marché.



## Comment se déroule le choix des livres que vous publiez ?

L'éditeur reçoit entre 15 et 20 dossiers chaque mois. Or, il faut l'avouer, c'est très difficile de lire et d'évaluer chaque dossier... Ce qui compte pour nous, ce n'est pas ce que vous racontez, mais comment vous le racontez. Tous les récits possibles et imaginables ont déjà été contés. Nous cherchons donc des histoires racontées différemment.

Finalement, l'industrie du livre n'est pas différente des autres industries. Par exemple, le transfert d'écrivains est une réalité du monde de l'édition. Qui ne voudrait pas d'un écrivain rentable ? D'un autre côté, les écrivains turcs flirtent avec vous, mais ils ne se marient jamais. Rien ne dure et il en est ainsi partout dans le monde...

**Êtes-vous simplement implanté en Turquie ?**



En 2019, nous avons créé notre maison d'édition *Les Novateurs* en France. En fait, nous pensions au départ à l'Espagne, mais finalement nous nous sommes orientés vers l'Hexagone. Les accords nécessaires et les pourparlers avec l'entreprise de distribution sont terminés, le transfert de capitaux a été fait et les droits des livres ont été achetés. Ainsi, notre premier livre sortira sur le marché français en 2020.

## Comment cette maison d'édition va-t-elle fonctionner ?

Firat Yenici est responsable de toutes nos affaires en France. Pour le moment, dix de nos livres sont en cours de traduction. Une fois cette étape terminée, les livres seront imprimés en Turquie puis expédiés et vendus en France. Nous sommes très excités par ce projet, nous sommes convaincus que nous pouvons faire mieux, ou du moins aussi bien que ce qui se fait en France. Nous nous sommes ouverts au marché européen après avoir réalisé une sérieuse étude de marché. Mais par-dessus tout, nous avons entièrement confiance en notre vision.

## Comment percevez-vous le marché de l'édition en France ?

La part de la France sur le marché de la traduction est faible. Les États-Unis et l'Angleterre sont en tête de file pour les achats de droits en Turquie. La France est loin derrière, du moins pour le moment. La compatibilité est très importante dans le domaine de l'édition culturelle.

Nous pouvons dire que la Turquie est bien plus compatible avec les États-Unis, car en tant que pays nous nous américanisons. Nous sommes assez différents de la France.

Les écrivains français qui vendent beaucoup en France ne sont pas forcément bien accueillis en Turquie. Il y a des incompatibilités. Si nous comparons le lecteur français au lecteur turc, nous observons de manière très nette que le point de vue et le niveau d'intérêt sont très différents.

Quant à la Turquie, la langue représente un obstacle ; nous avons des écrivains qui méritent d'être connus et reconnus, mais malheureusement ils sont encore méconnus. Orhan Pamuk, Yaşar Kemal, Elif Şafak sont des noms bien ancrés, mais les autres sont encore dans l'ombre. Nous espérons contribuer à changer cet état de fait.

\* Meliha Serbes  
Traduction : Sati Karagöz

## Beauté

Meliha Serbes



## VB : Tout sur la

## beauté et la bonté !

Elle est parfaite pour la mère, l'être aimé, la talentueuse designer, ou encore l'excellente chanteuse... Victoria Beckham (VB) a présenté la collection VBSS20 (VB Printemps-Été 2020) qui comprend ses propres dessins, et a récemment lancé sa collection de maquillages.

Pour le moment, la marque de cosmétiques, qui ne comprend que des produits pour les yeux (du mascara à l'*eye-liner* en passant par les fards à paupières), a annoncé qu'elle avait l'intention d'élargir sa collection.

Que l'on se maquille pour une soirée ou au quotidien, cette collection qui comprend différentes caractéristiques est adaptée à toutes les situations. Allez-y les yeux fermés, car en plus de refuser d'utiliser 1 300 ingrédients actuellement interdits par l'Union européenne dans la composition des cosmétiques, VB Beauty a développé une liste exhaustive de plus de 30 substances supplémentaires qu'ils rejettent.

Victoria Beckham Beauty est fondée sur l'idée que la beauté doit compléter et soutenir la vie dynamique que vous menez.

Quand Victoria et Sarah ont pensé à leur futur, Victoria Beckham Beauty s'est demandé à quoi ressemblerait la marque de beauté et de luxe la plus étonnante dans dix ans.

Conclusion : l'avenir de la beauté se doit d'être extrêmement sain, et de la plus grande qualité dans les hautes sphères du luxe afin d'accueillir tous ceux qui aiment la beauté, d'aider les gens à se sentir bien à l'intérieur comme à l'extérieur, le tout en optant pour la durabilité et la transparence, sans cruauté, et en donnant une place centrale aux femmes (naturellement). Telle est la vision de Victoria Beckham Beauty.

Beckham, qui apprécie beaucoup la collection et qui travaille elle-même dans les laboratoires, continue à bâtir un empire responsable tout en élégance !



Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr  
0212 455 4 455

PREMIUM LIFE

Designed by DİCE KAYEK

Hafif içimiyle yepyeni bir keyif...



Ozan Akyürek

Avocat au  
Barreau de Paris  
oakyurek@jonesday.com

## Salut militaire et football : à la recherche vaine des « sanctions exemplaires »

Le contexte géopolitique mouvementé qui anime le nord de la Syrie s'est récemment exporté sur les terrains de foot. À l'occasion du match France-Turquie, les joueurs turcs ont manifesté leur soutien à l'offensive dirigée contre les Kurdes par un salut militaire. Ce geste a provoqué l'indignation de la ministre des Sports, Roxana Maracineanu, qui intime désormais l'UEFA de prendre des « sanctions exemplaires ».

Personne n'a oublié le même salut effectué avec espièglerie par Antoine Griezmann et dont il était difficile de mesurer s'il révélait un quelconque engagement politique, ou le geste de Race Imboden qui avait marqué les esprits en posant le genou au son de l'hymne national américain.

Cette comparaison, censée démontrer une sorte de « deux poids, deux mesures », n'a pas manqué d'être reprise par de nombreux commentateurs.

Entre les divisions politiques, et les divergences de points de vue, il y a certainement une place pour l'approche juridique : qu'est-ce qui dans l'attitude des joueurs turcs peut être véritablement regardé comme une faute ?

L'UEFA édicte tous les ans un règlement disciplinaire contenant des règles dont elle entend faire application à tous les participants d'un match de football. Les arbitres, les joueurs, les associations, leurs représentants, et les membres de l'UEFA y adhèrent collectivement.

Elle dispose par ce biais d'un pouvoir disciplinaire lui permettant de faire application d'une large variété de sanc-

tions. Pour les clubs, cette échelle comprend notamment une mise en garde, un blâme, une amende (jusqu'à un million d'euros), l'annulation d'un résultat, la défaite par forfait, le match à huis clos, une fermeture de stade, le retrait d'un titre ou d'une licence. Pour les joueurs, elle se réserve le droit d'appliquer des amendes jusqu'à cent mille euros, d'interdire l'exercice de toute activité liée au football (temporaire ou définitive), et tout ceci en cumul de sanctions décidées à l'encontre des clubs.

Reste néanmoins à déterminer ce qui constitue une faute, pour dire ce qu'il y a de fondée à réclamer des « sanctions exemplaires ».

Les articles 11 à 22 contiennent l'essentiel des règles de conduite parmi lesquelles on trouve autant de dispositions précises que de références générales à des principes vagues (« de déontologie, de loyauté, d'intégrité et d'esprit sportif »). On y trouve en particulier l'interdiction d'utiliser un événement sportif pour une

manifestation étrangère au sport ou de discréditer le football ou l'UEFA par son comportement.

S'il y a peu de doutes sur la motivation politique du geste des joueurs turcs et sur l'utilisation de cette célébration à des fins étrangères à la performance sportive, il est néanmoins utile de comparer l'existence d'une règle avec son application pratique. Or en la matière, l'UEFA ne s'est prononcée qu'à de rares occasions : Pep Guardiola rappelé à l'ordre après avoir manifesté son soutien à un journaliste argentin, Barcelone condamné pour des banderoles indépendantistes dans les bancs des supporters, ou Yassine Benajiba, suspendu plusieurs matchs pour son soutien à la Palestine.

Entre l'amende de 40 000 euros adressée à Barcelone, et le simple rappel à l'ordre de l'ancien entraîneur du Bayern, il n'y a pas réellement matière à rationaliser. Il semble qu'à minima, l'UEFA porte une attention particulière à l'exposition mé-

diatique d'une compétition, d'un joueur, d'un club pour évaluer l'importance du manquement et de la sanction. Ça n'est pas tant le degré de manipulation de l'événement sportif à des fins politiques qui détermine la sanction, lequel impliquerait nécessairement un jugement sur le fond, mais le niveau d'exposition et de réaction qu'il suscite.

Plus le dévoiement est visible, plus il suscite sa vigilance. Autrement dit, sa réaction procède davantage d'une analyse en opportunité que de critères précis qui façonneraient l'échelle des sanctions.

Par conséquent, si l'UEFA devait décider de sanctions exemplaires, en prononçant par exemple la disqualification de l'équipe de Turquie pour la suite des phases de qualification de l'Euro 2020, elle ferait preuve d'un zèle en contradiction avec la logique de ses décisions précédentes. Cette hypothèse semble hautement improbable, et en tout état de cause, particulièrement démesurée.

## Crise de confiance entre les Français et leurs élites : Accentuation d'un divorce entamé depuis une décennie

Si l'intérêt des Français pour la politique n'est plus à démontrer, leur désamour grandissant pour leurs élites intellectuelles et politiques fait l'objet de bons nombres d'études depuis les années 2000. Pour le centre de recherche CEVIPOF, la période qui s'étend de 2009 à 2019 est même « la décennie noire » de la confiance politique française.



Acteurs politiques, sociaux, économiques ou médiatiques : personne n'est épargné par la méfiance des citoyens. Le baromètre de la confiance des Français envers les élites accuse le coup d'une crise de la transparence grandissante. Selon le Baromètre de la confiance politique publié par le CEVIPOF, le constat est sans appel : « la période 2009-2019 a été une décennie noire pour la confiance politique en France ». Cette période serait celle « d'un fragile optimisme individuel et d'un fort pessimisme collectif ».

### L'actualité, « poison de la défiance »

L'actualité française de ces derniers mois a fait le jeu de ce « pessimisme collectif » en amplifiant ses symptômes. Le début d'année a été marqué par le mouvement des gilets jaunes qui a illustré un sentiment d'abandon chez certains Français et le clivage entre les classes sociales. En septembre, l'incident de l'usine de Lubrizol à Rouen a amplifié cette méfiance face à une gestion politique discordante et une prise en main médiatique chancelante. Le journaliste Daniel Fortin, dans un éditorial pour Les Échos, explique d'ailleurs que l'incident de Rouen est devenu un parfait exemple de cette crise de la confiance. Il parle même de « poison de la défiance » qui pousse la population à douter de tout. Les études relatent par leurs chiffres ce climat de suspicion qui entoure la classe politique. Selon le CEVIPOF, entre 2009 et 2019, « 85 % des personnes interrogées ont considéré que les responsables politiques ne se préoccupent pas d'elles. » Mais l'élite politique n'est pas la seule damnée : l'élite dite « journalistique » a été également pointée du doigt. Dans une enquête Kantar Sofres/Kantar Media, réalisée en janvier 2019, seulement « un tiers des sondés se disent satisfaits du traitement médiatique du mouvement des gilets jaunes » et 67 % affirment que les médias ont « dramatisé les événements ».

### « Un fossé se creuse entre les citoyens et les élites »

D'où provient cette méfiance des peuples si enracinée ? L'euroscpticisme est souvent la réponse donnée par les partis populistes. Positionner l'Europe en bouc émissaire, c'est avant tout oublier que cette déception envers l'UE est précédée d'une plus grande déception pour la politique nationale, selon l'écrivain et historien David Van Reybrouc. Il explique dans le journal Le Monde que « nous sommes dans une ère post-démocratique. Il n'est pas seulement question d'europhobie ou d'europhilie. C'est bien pire : les électeurs détestent tous les partis, toutes les élites. »



Même débat pour les fake news. Omniprésentes dans la société de l'information continue, elles sont présentées comme l'une des causes de cette crise. Selon le chercheur Romain Badouard, elles n'en sont en réalité qu'un des symptômes puisque leur facilité à apparaître dans notre quotidien prouve que le « niveau de défiance est très important dans la société ». C'est donc un cercle vicieux de la défiance : une crise de confiance qui existe au préalable, permettant aux fake news de s'implanter, puis à la méfiance de s'enraciner.

Le développement du « fact-checking » a été une des réponses choisies par certains médias. Mais ce procédé n'est pas sans faille comme l'illustre la fausse arrestation de Xavier Dupont de Ligonnès, une information relayée par ces médias qui investissent pourtant dans le fact-checking. Malgré les excuses de la profession, l'événement joue désormais le jeu de ses détracteurs.

### « Un dénominateur commun de nos démocraties »

Dans une tribune au journal Le Monde, les économistes Faÿçal Hafied et Robin Rivaton soulignent que « la défiance envers les institutions est devenue le plus petit dénominateur commun de nos démocraties ». La formulation rend le phénomène presque banal pour les démocraties. Un point commun inévitable pour les pays où la parole publique n'est pas muselée, et où les dissensions fusent de toute part.

Lisez l'intégralité de cet article sur notre site internet  
[www.aujourdhuiturquie.com](http://www.aujourdhuiturquie.com)

\* Anastasia Polak



Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire  
des relations  
internationales

D'ici la fin de l'année, Paris sera encore témoin de plusieurs événements exceptionnels... En voici deux qui m'intéressent particulièrement. Je viens d'acquérir la nouvelle édition de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, le fameux chef d'œuvre de Proust de la collection « Folio classique », dans un coffret soigné et avec une belle préface de Pierre-Louis Rey, professeur émérite à l'Université de Paris-III-Sorbonne Nouvelle où j'ai effectué mon doctorat. En lisant la brillante préface de Pierre-Louis Rey, nous en apprenons davantage sur les difficultés qui ont émaillé les relations entre l'écrivain et son éditeur. En effet, Marcel Proust a rencontré des problèmes financiers et le manuscrit a donc dû attendre, et ce malgré le fait qu'il était composé en placards par Grasset en 1918... Proust, pour que son livre soit édité correctement, en respectant les parties et sans que celles-ci soient coupées, a donc passé un accord avec Jacques Rivière afin que des



## Paris, grande capitale de la culture et de l'art

extraits de son texte soient publiés dans La Nouvelle Revue Française. Finalement, cette grande œuvre verra le jour en 1919 aux éditions Gallimard et se verra attribuer le prix Goncourt il y a tout juste un siècle. Désormais, j'attends avec impatience le 10 décembre afin de découvrir le lauréat du prix Goncourt !

### L'exposition de Leonardo da Vinci

J'ai hâte de me rendre à une exposition qui ouvrira ses portes le 24 octobre 2019 au Louvre afin de célébrer le cinquantième centenaire de la mort du grand artiste qu'était Léonard de Vinci. Les visiteurs auront jusqu'au 24 février prochain pour admirer plus de 140 œuvres de ce génie dont 24 appartiennent au

Louvre. Parmi elles, nous pouvons notamment citer *La Vierge aux rochers*, *La Belle Ferronnière*, *La Joconde*, *La Vierge*, *l'Enfant Jésus et Sainte Anne* et *Saint Jean Baptiste*, et peut-être *Salvator Mundi* (*Sauveur du monde*), le tableau du maître vendu à 450 millions de dollars en novembre 2017.

Léonard de Vinci a refait parler de lui en Turquie avec la traduction du livre *Parle-leur de batailles, de rois et d'éléphants* de Ma-

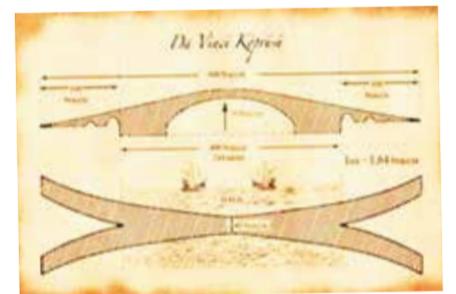


thias Énard, un récit de voyage poétique et imaginaire sur le Constantinople du XVI<sup>e</sup> siècle ; une œuvre qui a obtenu le Prix littéraire Notre-Dame de Sion en 2012.



Nous apprenons dans ce livre, lauréat du prix Goncourt des lycéens en 2010,

que Leonardo Da Vinci a failli se rendre en Turquie ! Ce dernier aurait même conçu des plans pour le premier pont sur la Corne d'Or, mais le Sultan Bayazid II les aurait refusés. On pense que la lettre avec la proposition a été envoyée au Sultan en 1502 ou 1503. Le plan prévoyait un pont de 41 m de hauteur et de 25 m de largeur pour une longueur de 350 m. On ne sait pas pourquoi le projet n'a pas abouti, mais l'on sait que le Sultan a profité des querelles financières entre le Pape et un autre grand artiste de l'époque, Michel-Ange – de son vrai nom Michelangelo di Lodovico Buonarroti Simoni (1475-1564) –, pour faire appel à ce dernier qui s'est finalement rendu à Istanbul le 13 mai 1506. Pour le reste, c'est à vous de voir, d'en parler...



## Esther Duflo, Abhijit Banerjee et Michael Kremer : la lutte contre la pauvreté récompensée par un prix Nobel d'économie

Le prix Nobel d'économie, ou plus précisément le Prix de la Banque de Suède en sciences économiques, a été décerné à trois lauréats, dont une Française, pour leurs travaux expérimentaux sur la lutte contre la pauvreté dans le monde. À 46 ans, Esther Duflo est la plus jeune Nobel d'économie, et est la deuxième femme seulement à recevoir la prestigieuse distinction. Avec son mari, Abhijit Banerjee, et Michael Kremer, Esther Duflo a mené des travaux sur « l'allègement de la pauvreté globale » depuis près de 20 ans qui ont grandement contribué à transformer l'économie du développement.

### Une approche innovante des sciences économiques

Les trois colauréats ont procédé avec une méthode particulière, ne faisant — à la base — pas l'unanimité au sein du milieu des sciences économiques. En effet, le trio a effectué de nombreuses expériences sur le terrain, faisant ainsi de l'économie une science presque exacte à l'image de la physique ou des mathématiques. Pendant des décennies, on a considéré que les sciences humaines se distinguaient dans leur méthode des sciences physiques et qu'elles n'avaient pas à être empiriques, et encore moins pragmatiques. C'est dorénavant chose faite grâce aux expérimentations des trois chercheurs.

Ces derniers ont également établi une approche innovante dans la manière d'envisager la pauvreté. En effet, au lieu de la considérer comme un sujet unique global, ils ont choisi de diviser cette immense problématique en sujets plus restreints, et donc plus facilement solvables. Par exemple, dans les années 1990, Michael Kremer a réalisé ses premières expérimentations au Kenya sur le thème de l'éducation et de l'amélioration des performances scolaires. Le chercheur se demande alors ce qui aidera le plus efficacement à améliorer le niveau d'éducation d'élèves en difficulté dans des pays en développement entre deux sujets précis :

l'accès à des livres, ou bien à une cantine gratuite. Pour le déterminer, il a réparti plusieurs établissements (tirés au sort de manière aléatoire) qui bénéficiaient gratuitement soit d'une cantine, soit d'un accès aux livres. Finalement, aucune des deux méthodes ne s'est avérée être efficace. La solution est venue d'Esther Duflo et d'Abhijit Banerjee, qui ont utilisé la même expérimentation en Inde, mais en proposant cette fois un programme de tutorat spécialisé en fonction des besoins des élèves, notamment les plus en difficultés. Les chercheurs ont par la suite multiplié les recherches dans différents domaines comme l'éducation, la santé ou la vaccination.

### Le profil des lauréats

Michael Kremer, né le 12 novembre 1964, est un économiste américain du développement et est actuellement professeur de la chaire Gates des sociétés en développement à Harvard.

Il est par ailleurs le fondateur de World-Teach, un organisme à but non lucratif qui a envoyé 370 professeurs dans de nombreux pays en voie de développement. « *Le travail novateur de Michael Kremer a non seulement ouvert la voie à de nouvelles façons de penser à l'économie du développement, mais il a également permis de réduire la pauvreté pour des millions de personnes dans le monde et a*

*montré le pouvoir de l'économie de faire une différence tangible et positive dans la vie des gens* », a déclaré le président de Harvard Larry Bacow.

Abhijit Banerjee, né le 21 février à Bombay, est quant à lui professeur au MIT et est diplômé de Harvard. Il a, comme Michael Kremer, fortement contribué à l'avènement de l'économie du développement. Aujourd'hui, nous nous attarderons plutôt sur la femme de M. Banerjee, Esther Duflo. Cette Française est la deuxième femme – seulement – à recevoir le prix Nobel d'économie. Elle a obtenu sa thèse en 1999 au département d'économie du MIT, cette dernière étant consacrée à l'évaluation économique des projets de développement. En 2002, à l'âge de 29 ans, elle devient professeure associée au MIT. Deux ans plus tard, elle accède au statut de professeure (toujours au MIT). Fin 2012, elle est nommée au President's Global Development Council, un organisme américain chargé de conseiller le président des États-Unis Barack Obama ainsi que son Administration sur les questions de développement. Elle est également rédactrice au sein de plusieurs revues comme l'*American Economic Journal : Applied Economics*. Elle détient également la première chaire internationale « Savoirs contre la pauvreté » au Collège de France.



À seulement 46 ans, la chercheuse franco-américaine a déjà une magnifique carrière, et ce prix Nobel est la juste récompense de plusieurs années d'un travail acharné afin d'établir une méthode et des solutions pour lutter contre la pauvreté. D'autant plus que Mme Duflo est seulement la seconde femme à recevoir cette distinction, rappelant ainsi que les prix Nobel restent essentiellement des récompenses décernées aux hommes. Interrogée sur le sujet, Mme Duflo a déclaré qu'elle espérait que ce prix inciterait d'autres femmes économistes à continuer leur travail, et que cela pousserait « les hommes à leur donner le respect qu'elles méritent ».

\* Victor Mottin

# Pelin Özer, poète née en quête de nouveauté dans l'écriture

(Suite de la page 1)

Oui, j'ai mis la poésie entre parenthèses, mais pas le fait de devenir écrivain. J'ai commencé à travailler avec beaucoup d'enthousiasme à l'âge d'or des pages culturelles du journal *Cumhuriyet*. Pendant environ un an et demi, j'ai fait la connaissance de maints poètes, écrivains et artistes turcs et étrangers que je désirais rencontrer. Ensuite, je me suis lassée du journalisme et je me suis intéressée à l'édition. J'ai travaillé aux éditions *İyi Seyler Yayıncılık* et *Yapı Kredi Yayıncılık*, puis pour le magazine *Kitap-lık*. J'ai travaillé avec Enis Batur, j'ai eu la chance de préparer l'édition des ouvrages de Leylâ Erbil, d'Orhan Duru, de Sabahattin Ali, mais également de me lier d'amitié avec İlhan Berk et d'échanger nos points de vue à propos de ses poèmes... Lire, écrire, converser avec Enis Batur pendant des heures... Tout cela m'a formé. La merveilleuse bibliothèque française d'Enis Batur était à notre disposition. À 26 ans, je faisais un magazine et j'en dirigeais le comité de rédaction, j'ai assumé.



## Comment y êtes-vous revenue ?

À mes trente ans, quelque chose s'est produit en moi. J'ai rompu mon vœu et commencé à écrire de la poésie, et ma vie a soudain changé. Curieusement, j'ai commencé à écrire mon journal intime. À cette époque, je lisais le livre de Latife Tekin, *Ormanda Ölüm Yokmuş* (« Pas de mort dans la forêt »). Et cette œuvre a été pour moi un réveil, une étape importante. Je l'ai lue sept fois. Parce que ce livre m'a soufflé d'écrire, de ne plus rien étouffer en moi. À l'époque, je collaborais avec une maison d'édition et c'est par leur intermédiaire que j'ai envoyé une lettre où j'énumérais dix raisons de faire un livre sur Latife Tekin, en m'inspirant du texte de Roland Barthes « Dix raisons pour écrire ». Mon téléphone a sonné, Latife a appelé...

Je suis allée à l'Académie Gümüşlük pour retrouver Latife Tekin et cela marqua le début de mon parcours d'écriture. Mon but n'était pas juste d'interviewer l'écrivain, je voulais être témoin de sa vie. Nous avons parlé pendant des heures, nous nous sommes tues pendant des

jours. Ma rédaction a duré trois ans. Mais je m'étais fixé un objectif : nous devons faire souffler un vent nouveau. J'avais une seule obligation : ne pas poser de questions. La personne qui réaliserait l'entretien devrait se cacher, mais y resterait toujours présente. Comme un espoir. Il se cachera, mais se diffusera. Ce fut à la fois très difficile, et aussi un mode opératoire très différent. J'avais alors 30 ans, et Latife, 45 ans. C'est en fait l'histoire de deux femmes, l'une écrivaine débutante, l'autre écrivaine précoce. Lors de notre première rencontre, Latife m'avait dit : « Toi, tu es venue ici pour écrire ton propre livre », et : « Toi, tu n'écriras pas seulement des poèmes et haïkus, mais aussi des romans ». Je pense qu'elle a vu la détermination en moi.

Puis mon livre *Le 17 juin* a été publié. Mais il a fallu cinq ans pour que ce livre prenne vie. Je l'ai écrit trois fois. Le récit était difficile à mettre en œuvre parce que c'était l'histoire de ma vie, mon autobiographie. De plus, je voulais l'écrire d'une manière tout à fait neuve. En fait, je cherche toujours l'innovation. Je réfléchis à ma conceptualisation. Alors que le langage poétique est intemporel, sans lieu et asexué, nos personnages de romans ne me paraissent pas très pertinents dans un contexte où le genre est devenu si compliqué. Il m'a été également difficile de publier ce livre. La première maison d'édition l'a rejeté ; quant à l'autre, je n'ai pas obtenu de réponse pendant deux ans. Finalement, une maison d'édition, Alef, l'a beaucoup apprécié et l'a publié. Quand le livre a été primé, j'en ai éprouvé une grande joie.

## Comment est venue l'inspiration de votre dernier livre, *Beyaz Ev* ?

Cette maison, elle m'a semblé attendre son auteur. D'une certaine manière, la relation de l'auteur avec son objet est la même que celle avec son écriture. Ce livre m'a aussi véritablement installée dans cette maison, parce qu'elle m'a acceptée. Dans la maison, j'ai toujours éprouvé un sentiment de crainte, de timidité, de panique, de peur, d'anxiété, de plaisir, de légèreté, de distance, de fidélité et d'enthousiasme. Il s'agissait de trouver ma voie, et quand je suis arrivée dans cette maison j'étais enceinte, mon enfant y est né et j'ai fondé une famille. C'était comme un rêve. L'époux que je cherchais dans *Le 17 juin*, c'était Mehmet ; et *Beyaz Ev* était la maison que j'y avais rêvée et décrite. Une fois le livre terminé, j'ai pu le dire avec certitude.

## Parlez-nous du processus d'écriture de *Beyaz Ev* ?

J'ai commencé à prendre des notes, j'ai beaucoup marché sur l'île et, en marchant, je cherchais comment faire quelque chose de nouveau, et comment donner la forme la plus efficace à la fiction de la maison. Pour la première fois, le livre m'est venu avec son titre, *Beyaz Ev*, « La Maison Blanche ». Ce titre était



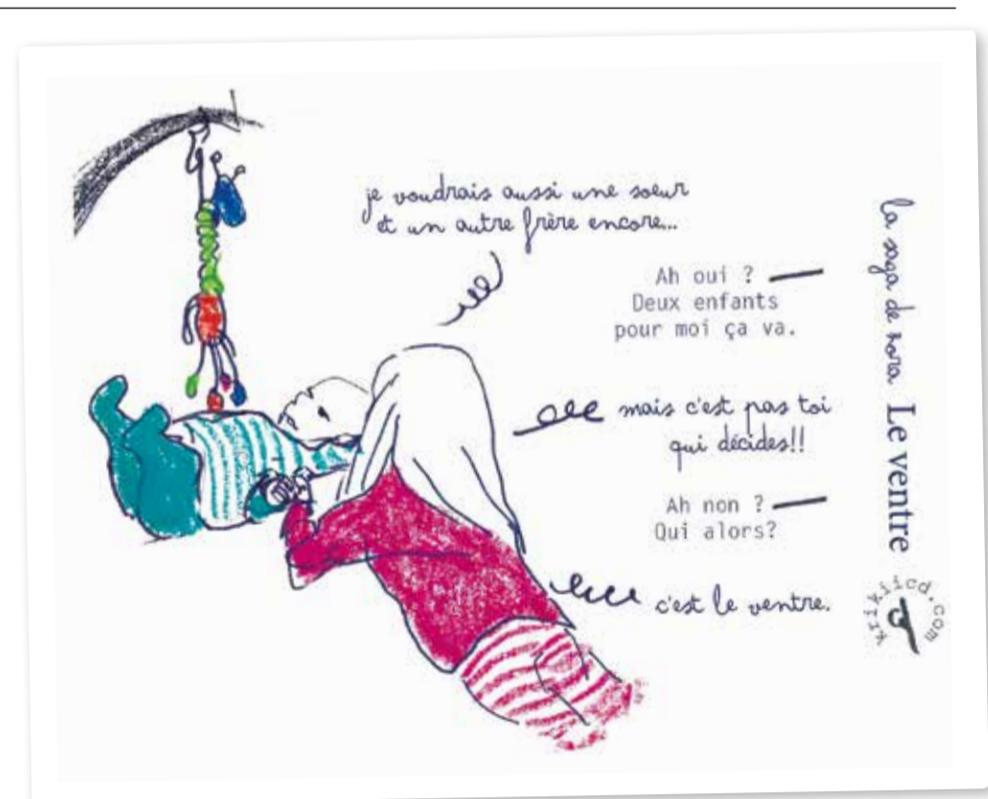
très important pour moi. La Maison Blanche, c'est à la fois une réalité et une métaphore... À la fois réelle et non réelle, la Maison Blanche est un rêve, mais elle est réelle. En ce qui concerne le contenu du livre, ce ne sera pas un poème, me suis-je dit. Ce sera un roman, mais je me demandais comment il serait. Pour être claire, je n'ai jamais eu l'intention d'écrire l'histoire de la maison. La relation entre le propriétaire Ertan Mestçi, qui avait rénové la maison, et les objets n'était pas matérielle, elle était très sentimentale. Oui, cette maison a une âme, et c'est Monsieur Ertan Mestçi qui l'amène à s'exprimer. Je me suis dit que j'allais écrire avec mes sens et cette découverte m'a soulagée. J'ai décidé aussi que ce serait une charpente. En ce sens, il m'aurait été facile d'écrire de la poésie, mais je ne voulais pas cela, je voulais m'attarder sur les phrases – de même que je voulais rester à la maison. C'est le même type de demande, c'est comme si j'en revendiquais la propriété. Mais dans cette maison, je ne voulais pas de titre de propriété, c'est comme si je voulais

la mériter et que la maison me veuille. C'est pourquoi je me suis dit que j'allais écrire patiemment, en l'écoutant, la touchant, la sentant... Et qu'ainsi j'établirai ma relation avec la maison. La maison a vraiment parlé et moi, j'ai écrit.

## Quelle est la particularité de ce livre ?

La cyclicité tient une place très importante dans la structure du livre. J'ai voulu que chaque passage du livre contienne des phrases importantes à souligner. La plupart des livres sont trop denses, je voulais une structure aérée. Je pense que cela donne la fluidité de réfléchir sur chaque phrase lors de leur rédaction, de se demander si cette phrase est aboutie, fonctionnelle ou nécessaire. Inutile de dire que la simplicité est importante. Dans ce livre, je devais penser en ouvrier du bâtiment, comme pour les dalles de pierre qui doivent être choisies en fonction du sol. Il devait en découler un texte que je pourrais envelopper de mes deux mains. Latife Tekin a fait un très bon commentaire concernant le livre : « En lisant ce livre, je pouvais te voir marcher dans la maison », dit-elle. Oui, je me transformais en maison puis je revenais à mon état initial. Vous savez, c'est comme accéder à une sorte d'état mystique. C'est à cause de cela que l'écriture de ce livre m'a pris sept années. Disons que sur cinq années d'écriture, trois années étaient très intensives. J'ai mis le point final au moment où je suis restée sans souffle. Et l'œuvre que j'ai construite était si compatissante qu'elle a accepté. C'est donc l'histoire d'une transformation, la maison et moi sommes devenues une seule entité. À la fin, la maison est devenue moi, et moi, la maison. Le livre je l'ai écrit toujours à la maison, j'allais au dernier étage, je fermais ma porte et j'écrivais en lisant à haute voix.

\* Propos recueillis par Mireille Sadège  
Traduction Annie Lahure





Derya Adıgüzel

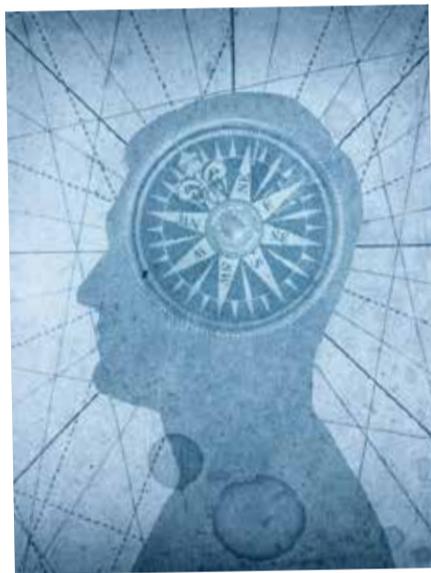
Si l'occasion se présente, l'être humain préfère tricher. Bien sûr, nous avons tous nos faiblesses. La déficience de la morale se retrouve chez de nombreux individus et entreprises. Des pratiques peu scrupuleuses illustrent aussi cet état de fait dans nos sociétés, à l'instar du « wardrobing ». Ce phénomène n'est rien de moins que le fait d'acheter un vêtement, de le porter un certain temps, puis de le rendre au magasin qui, en raison de son état, est obligé d'accepter le retour, mais ne peut en aucun cas le revendre. En réalité, les consommateurs qui s'adonnent à ce genre de pratiques ne volent pas directement de l'argent à la société en question. Néanmoins, l'industrie du vêtement estime que ses pertes annuelles liées au *wardrobing* atteignent des chiffres astronomiques. La même chose peut se produire avec les notes de frais des entreprises. Lorsque les employés sont en déplacement professionnel, ils sont censés connaître et respecter les règles, mais ce n'est pas toujours le cas, les rapports de dépenses étant retirées de la trésorerie en quelques étapes. Les notes de frais sont généralement ouvertes aux discussions et de nombreuses imprécisions restent à définir. Nous pouvons espérer nous entourer de personnes morales, mais nous devons être réalistes. Même eux ne sont pas à l'abri d'être partiellement aveuglés par leur propre esprit et d'outrepasser leurs propres normes morales sur la voie des récompenses financières. « *Si vous dites la vérité, vous ne devez vous souvenir de rien* », disait Mark Twain.

Les problèmes de malhonnêteté ne concernent pas seulement les individus. Au cours des dernières années, les entreprises en général ont succombé à un niveau d'honnêteté moins élevé. Il existe des sociétés qui ne volent pas directement l'argent de nos poches, mais qui en retirent progressivement et en petite quantité par l'intermédiaire de campagnes temporelles, de remises,

## Valeur morale

etc. Les exemples se multiplient en général lors des périodes économiques difficiles.

L'argent est quelque chose de très étrange. Lorsque nous payons avec de l'argent, nous sommes prêts à penser à nos actions comme si nous venions de signer un code d'honneur. Les jours de l'argent sont comptés. Les liquidités pèsent également sur les bénéficiaires des banques. Beaucoup veulent s'en débarrasser. D'autre part, les instruments électroniques deviennent de plus en plus rentables et bouleversent les secteurs financiers du monde entier. Outre la monnaie électronique, les achats en ligne augmentent à une vitesse fulgurante. En revanche, la malhonnêteté n'a pratiquement pas sa place avec la monnaie électronique ou le magasinage en ligne comme l'acheteur a le luxe de pouvoir tout contrôler ; le paiement, l'achat, la qualité, la marchandise, le fournisseur, etc.



Nous devons être ouverts aux changements pour garder un certain niveau de moralité. Lors de nos leçons à l'Université Galatasaray, un de nos professeurs avait mentionné : « *Si vous ne pouvez pas changer votre état d'esprit, c'est que vous ne l'utilisez pas* ».



Ali Türek

« *La ville te suivra partout* ». Ces quelques mots de Cavafy m'ont longtemps hanté comme une prophétie à laquelle je croyais être condamné. La ville me suivait. Allait-elle me suivre pour toujours ? Je le voulais, je le craignais. Mes premiers mois dans une nouvelle ville, dans un nouveau pays que je connaissais, pourtant, depuis bien longtemps, me bouleversaient. Déchiré entre l'insouciance ivresse du dépaysement et la peur d'un déracinement, je lisais, chaque nuit, quelques lignes dans ma langue maternelle. Je cherchais à ce que la ville me suive par les mots de mon enfance, de ma vie antérieure.

Puis, la ville, l'ancienne, s'est progressivement éloignée. J'ai aimé ma nouvelle ville, j'ai aimé dans ma nouvelle ville. Empruntant les mêmes ruelles pour me rendre à la fac, fréquentant les mêmes personnes, les mêmes cinémas, les mêmes bistrot de mon nouveau quartier, j'ai construit un petit monde qui a, petit à petit, vu naître ces nouvelles habitudes de la bohème étudiante. Mes chroniques en furent les témoins.

Mais si une chose n'a pas changé, ce sont, peut-être, mes allers-retours incessants entre mes deux langues. Dans un dialogue permanent, le turc et le français ont été les deux langues de mon Paris. « Traduire » m'a été, à l'image de ces bateaux reliant quotidiennement les deux rives d'Istanbul, ce lien, ce pont qui rapprochait mes deux villes, mes deux vies appartenant à deux mondes distincts, lointains.

Relier par les mots, les faire passer, les traduire et écrire... Où s'arrête la traduction, où commence l'écriture ? À qui s'adresse-t-elle, la fidélité du traducteur ? Devrait-il être fidèle à l'œuvre, à l'auteur ou à la langue ?

Lors de deux samedis matin de ce mois d'octobre, j'ai retrouvé des brides de réponse avec la rencontre de deux figures de la traduction dans les magnifiques salles de Normale Sup' de la Rue d'Ulm. Germaniste et traducteur de l'allemand,

## Traduire !

Olivier Mannoni y a parlé de cet acte de passage guidé d'une langue à une autre, de *traducere* dépassant les limites d'une transposition banale. Il a longuement évoqué la vitalité de reconstituer l'effet latent du texte d'origine, de produire ce même effet pour retrouver le même souffle et le même rythme.



Puis, est venue une autre remarquable traductrice, une femme de lettres vivant entre ses trois langues que sont l'hébreu, le français et le turc. Rosie Pinhas-Delpuech, qui a grandi dans la langue turque avant de s'immerger dans la langue hébraïque, a parlé de la nécessité, pour la traduction, de se détacher de l'histoire racontée. Elle a insisté sur l'importance de suivre scrupuleusement les formes, les mots et les virgules qui « *sculptent et modèlent une voix intérieure comme le silence dans une partition musicale* ».

Plusieurs fois, elle est revenue sur le lien intrinsèque entre la traduction et le besoin de garder la « bizarrerie » de l'origine. À de nombreuses reprises, elle a évoqué un art d'écrire, non pas comme un savoir technique ou dogmatique, mais bien comme un savoir-faire, un artisanat de l'intellect, composé de mille et un trébuchements et tâtonnements.

Traduire, pour se perdre et se retrouver ! À vie !



Prof. Dr. Nami Başer

## La brise

Pour dire adieu à l'été, je descendais vers le sud quand j'ai appris que Meltem Cumbul, dont le jeu inoubliable dans « Contre le mur » de Fatih Akin était gravé dans ma mémoire, y avait commencé une carrière de musicienne. En fait, durant l'hiver, elle avait inauguré à Istanbul cette nouvelle façon de concevoir la mise en scène. En effet, d'une part elle avait dirigé la célèbre pièce de théâtre « Bend », qui a enchanté Istanbul durant quatre ans, d'autre part elle avait donné des cours de théâtre sur la méthode d'Eric Morris. Celle-ci consiste en un défi qui prétend que l'artiste peut devenir celui qu'il joue. Elle est en somme un approfondissement de la méthode d'Actors Studio, basée sur les

idées de Stanislavski sur l'intériorisation du rôle à jouer, fondée par Strasberg qui a formé ces grands acteurs américains que sont Marlon Brando, Robert de Niro, Al Pacino, etc. Il est vrai que l'Europe a toujours été sceptique devant ce qui lui semblait une lourdeur ou un cabotage puisque, depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, on avait plutôt tendance à l'absence de toute exagération dans le jeu aussi bien au théâtre qu'au cinéma. Les idées de distanciation de Bertolt Brecht ayant apporté sur ce point de l'eau au moulin, on préférait le minimalisme à l'agissement appuyé. C'est peut-être en partie face à ces critiques que Morris a pensé intervenir pour rapprocher ces deux façons de jouer, sans omettre l'hypothèse que c'était là aussi l'un de ses traits particuliers et que son

individualisme lui a dictée tout ce retranchement par lequel l'acteur renonce à jouer. « *Si vous jouez par exemple quelqu'un qui éprouve un grand chagrin à la mort de sa mère, n'essayez pas de représenter ce malheur artificiellement. Pensez à un grand événement de votre vie qui vous a fait souffrir, et 'hop' vous serez en train de vous approprier cette tristesse du personnage que vous incarnez* », disait Morris.

Cette méthode s'appelle en anglais de l'« irrelevance ». On l'a traduit en turc par un terme qui frise la familiarité sinon l'argot : c'est le mot de « fütursuz », dont la signification est assez plastique. Cela peut désigner un certain irrespect ou une personne tranquille qui ne pense pas à se justifier.

En tout cas, quand on écoute chanter

Meltem Cumbul, on admire sa maîtrise insouciance, sa façon familière d'occuper la scène, son répertoire composé de morceaux de musiques appartenant à des époques et à des langues très différentes. Par moment, elle m'a rappelé Ingrid Caven qui, après avoir épousé Fassbinder, s'est installée en France où son second mari, Jean-Jacques Schul, l'a immortalisé. Il nous a raconté sa vie dans l'admirable roman qui porte le nom de son épouse. C'est le prix Goncourt 2000, un livre que je conseille à tous ceux qui sont prêts à accueillir en eux la voix de l'« irrelevance ». Les dictionnaires français donnent pour équivalents : « hors du sujet » ou « sans importance ». En tout cas, c'est là une façon de vivre, un défi que vous pouvez savourer avec Meltem Cumbul.



Ekin Çankal

Lors du festival international du documentaire écologique (BIFED) qui se déroulait sur l'île égéenne de Bozcaada (Ténédos), j'ai découvert le documentaire de Niki Velissaropoulou, une réalisatrice grecque née à Thessalonique en 1980, dont le sujet fait écho à ce que nous sommes en train de vivre en Turquie. La réalisatrice de *Nous ne vendrons pas notre avenir* met en scène deux adolescentes, Dimitra et Garyfallia, qui vivent dans la région de Chalcidique, au nord de la Grèce. Leur région paradisiaque est menacée par un projet d'exploitation aurifère à ciel ouvert, un événement qui les projette à l'âge adulte. Les deux jeunes filles décident de se battre pour leur avenir dans un pays frappé par la crise financière et menacé par une crise environnementale majeure avec ce projet minier.

## We Will Not Sell Our Future !

Un autre court-métrage projeté lors du festival m'a particulièrement marqué. Celui-ci se déroule dans la province de Çanakkale, et plus précisément à Karabiga. Une femme luttant contre un cancer décide de se rendre à Biga afin de profiter de l'air pur, mais voilà que, quelques années plus tard, une centrale thermique est construite à proximité d'une cité antique d'une importance archéologique cruciale. Cette femme pleine de ressources décide, avec quelques amis, de se battre avec courage. Après avoir visionné ces films, je constate avec étonnement et inquiétude la passivité actuelle d'une grande part de la population qui va même jusqu'à s'emporter contre les « écologistes » qui, soi-disant, les empêchent de trouver du travail... Pour eux, la seule véritable menace à la vie, et donc à la leur, a l'air de n'avoir aucune importance. Une fois, j'ai même entendu une personne âgée – comble de

l'ironie – déclarer : « *Finalement, nous allons tous mourir, donc tout ça ce n'est pas grave. L'important c'est de trouver du travail !* »

Les documentaires que j'ai visionnés dans le cadre du festival, mais également les discussions passionnées que j'ai pu avoir avec les personnes qui étaient présentes, notamment avec les réalisateurs, m'ont poussé à réfléchir à la source de l'ignorance profonde de l'être humain face à la crise environnementale globale. Je me souviens à ce sujet d'une interview de Greta Thunberg qui soulignait la différence de perception sur le réchauffement climatique entre les États-Unis et les pays européens. Elle soulignait qu'aux États-Unis c'est une question de « croyance », alors qu'en Europe c'était tout bonnement une « réalité » bien actuelle.

Les gens souffrent de la crise économique et, devant vivre au jour le jour,



ils ont des difficultés à réfléchir sur le long terme. Aujourd'hui, il est évident que nous ne pouvons pas nous battre de façon individuelle pour protéger notre planète. La collaboration de tous est indispensable. Mais, dans un monde où il y a malheureusement de grandes disparités économiques parmi les populations, l'environnement et le futur de notre planète ne sont pas la priorité de tout le monde. Finalement, certains sont prêts à vendre leur futur...



Mireille Sadège

Rédactrice en chef  
Docteur en histoire  
des relations  
internationales

## Safran, l'or rouge ancestral scintille dans les assiettes gastronomiques



Le 19 octobre, des festivités étaient organisées pour la cueillette de safran à Safranbolu, mais aussi à Cajarc, dans le Lot (France), où l'on fête l'or rouge lors d'un événement organisé par les Safraniers du Quercy.

L'évocation du mot « **safran** » nous fait aussitôt penser à une épice rare et précieuse, à un parfum puissant, aux couleurs or et rouge, mais aussi à l'Orient. Pourtant, le safran c'est aussi une fleur mauve (*Crocus Sativus*) avec des stries rouges (trois par fleur). On obtient le safran par la déshydratation de ces stigmates. Il en faut 150 pour un gramme de safran, ce qui explique le prix très élevé de cette épice. Le safran est planté durant le mois d'août, la fleuraison du *Crocus Sativus* a lieu au début de l'automne et la cueillette, qui se fait manuellement, se déroule courant octobre.



La culture du safran remonte à plus de 4 500 ans. Cultivé d'abord en Asie et au Moyen-Orient, il s'est répandu autour du bassin méditerranéen du fait de ses vertus médicinales et culinaires, mais a aussi été utilisé comme colorant et parfum. C'est pourquoi, lors des grandes épidémies de peste noire, la demande de safran a explosé en Europe !

D'ailleurs, jusqu'à la fin de XVIII<sup>e</sup> siècle, la France faisait partie des plus importants producteurs de safran, mais la révolution industrielle et la désertification des campagnes y ont mis fin. Il a fallu attendre les années 2000 pour que la culture de cette épice reprenne en France. Néanmoins, elle reste artisanale et c'est une affaire de passionnés. C'est ainsi que le chef étoilé Claude-Emmanuel Robin se démarque avec ses recettes safranées dans son restaurant « L'Allée des Vignes ».

À la présidence de « Cajarc, cité safran du Quercy » depuis 2018, Claude-Emmanuel Robin parle ainsi de ses créations culinaires inédites : « *Bien savoir utiliser le safran en cuisine s'apprend. Des gens ont passé du temps à le produire, donc on se doit d'en*

*prendre soin pour ne pas l'abimer. Le safran est le reflet d'une cuisine patiente. La dégustation d'un plat autour du safran est un pur moment de bonheur. Je l'utilise particulièrement avec le poisson. J'aime aussi proposer un accord volaille, orange et safran, une chantilly au safran ou encore un beurre au safran que l'on étale sur un bon pain de boulanger* ».

En Turquie, la ville de Safranbolu est réputée pour sa culture du safran. D'après Ibrahim Canbolat, une architecte originaire de cette ville, il y a eu dans le passé une très importante culture du safran à Safranbolu, d'où le nom de cette ville. Pourtant, il y a dix ans, il ne restait plus que quelques producteurs isolés. Depuis quelques années, il existe des actions encourageant le retour à la culture du safran. Le nombre de safraniers et la production de safran sont ainsi à la hausse.

Ibrahim Canbolat, qui avait gardé des liens avec sa ville natale, y est retourné il y a 12 ans. Il a rénové dans les règles de l'art plusieurs *konak* (maisons traditionnelles ottomanes) pour les transformer en hôtel. Il propose un lieu de séjour authentique, mais aussi une cuisine raffinée s'inspirant de plats locaux. C'est

donc tout naturellement qu'il s'est intéressé au safran. Son premier constat est que « *la production locale du safran est essentiellement utilisée en parfumerie et en pharmacologie, et non pas en cuisine. Zerde est l'unique plat où l'on retrouve du safran alors qu'il existe pourtant une véritable cuisine à base de cette épice.*

*Ainsi, depuis trois ans, j'essaie de réaliser des recettes à base de safran et je les propose lors de réceptions. Que ce soit avec du poisson, de la volaille ou encore de la viande rouge, nous avons huit plats safranés. Travailler ces plats pour les mettre au goût du jour me procure un immense plaisir, car mon objectif est de*

*les faire découvrir au plus de personnes possible. J'aimerais que les restaurants à Safranbolu puissent les proposer à leurs clients, car le safran est un ingrédient de la cuisine de cette ville ottomane* ».

Ibrahim Canbolat ne manque pas d'éloges quand il évoque le safran : « *Avant toute chose, le safran enrichit les plats. Travailler avec ce produit, c'est*

*retrouver des couleurs flamboyantes dans vos plats, tels les rayons du soleil lorsqu'il se lève. Le safran a un goût puissant en bouche et il scintille dans votre assiette.*

*Depuis que j'ai découvert que le safran se combine avec un nombre incalculable d'ingrédients (poivre, miel, ail, etc.), il est devenu pour moi une formidable matière première que je ne me lasse pas d'utiliser* ».

Depuis deux ans, lors du festival du safran, Ibrahim Canbolat prépare sur la place du marché, dans un chaudron, le plat *zerde* avec du safran afin de l'offrir aux festivaux.



Actuellement, on produit 120 tonnes de safran chaque année. L'Iran est le premier producteur mondial (80 tonnes), suivi de l'Inde (20 tonnes), de la Grèce (six tonnes), du Maroc (deux tonnes), de l'Espagne et l'Italie (une tonne) et enfin de la France (environ 100 kg).



Ibrahim Canbolat



Daniel Latif

C'est un beau et grand voilier qui vient d'amorcer son approche sur le port de Kaş, au sud de la Turquie. Alex effectue la manœuvre d'amarrage. Imperturbable, mais non moins nonchalant, sa barbe bien fournie lui forge presque ce caractère de vieux loup de mer tandis que son regard perçant pourrait faire de lui l'effigie de ce mannequin en poster dans la chambre d'une adolescente.



Tant de charisme qui fait déjà saliver ces trois sulfureuses Polonaises dont l'attention ne se porte plus que sur le skipper :

« Vous venez d'où ? Lui demande l'une d'elles

— De Corse... » Lance-t-il fièrement.

Les yeux des filles scintillent aussitôt.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis navigateur et poète, termine-t-il légèrement agacé par la question.

## La bohème nautique n'existe plus

— Ça doit être la belle vie de voguer à travers le globe au gré de vos envies ? » Taciturne, il sourit et reste pensif...

Certes, changer tous les jours de cadre et rencontrer de nouvelles personnes c'est le bon côté de la navigation. Peut-être « *un des derniers aspects qui persiste encore aujourd'hui* ». Même s'il est passionné de nautisme, Alex regrette cette période où existait encore la « *belle aventure* » que tout le monde fantasme, cette « *bohème nautique* », aujourd'hui, n'existe plus.

En effet, autrefois « *on arrivait avec un rafiote ou un bateau des plus minimalistes et l'on se posait comme un pirate dans un coin du port* ». Aujourd'hui, prendre la mer reste une grande aventure, mais « *c'est devenu une vraie industrie où tout est question de fric* ». Il enchaîne du tac au tac et déplore « *les délais d'attente pour le contrôle d'entrée dans chaque pays, qui varient entre quatre à cinq heures, puis les taxes ainsi que les frais d'entrée des ports qui peuvent atteindre les 1 000 euros* ». Ce à quoi il faut ajouter les frais de carburant, mais aussi d'équipements. « *Sur ce bateau de quatre millions d'euros, il y a 400 000 euros juste pour les voiles* ». De surcroît, le bateau doit s'équiper d'un système de navigation GPS, d'un téléphone satellite et de radios pour être assuré : « *les assurances sont très regardantes, car ça chiffre très vite si tu abîmes le quai ou le yacht d'un voisin* », précise le jeune capitaine.

À la question de « *l'écologie dans tout cela ?* », il soupire et lève les yeux au ciel. Entre les plastiques des bateaux qui ne sont pas recyclables, les solvants de construction, la peinture au cuivre que l'on met sur les coques pour éviter que les algues s'accrochent, les particules de peintures sur la coque et enfin les diesels des bateaux, « *on est loin de préserver notre planète* », se lamente-t-il.

Ce qui le désole le plus lorsqu'il vogue, c'est qu'« *il ne se passe pas deux secondes sans croiser un sac plastique y compris les déchets organiques qui ne se biodégraderont jamais* ».

Et la carte postale paradisiaque d'une étape pour se baigner nu dans une eau bleu turquoise est aussitôt balayée par ce cliché qu'il montre sur son téléphone avec ces vingt bateaux en Grèce qui ont jeté leurs eaux sales en pleine mer : « *tu ne peux plus te baigner, il y a des boulettes d'excréments partout !* »



Rares sont les moments de navigation où l'on jouit au gré du vent, au gré des courants... Et pour cause, la navigation est loin d'être un long fleuve tranquille. Il se remémore les conditions difficiles, ces moments où l'eau était mouvementée, ces états de fatigue qui mènent aux moments d'hallucinations que Homère retranscrit parfaitement avec Ulysse dans *L'Odyssée*. Tous ces petits détails qui ont le don de rendre cette mer des plus amères.



## À la rencontre d'un tapissier de Moda

Aujourd'hui la Turquie est allé à la rencontre de Mehmet Orhan, un tapissier d'ameublement qui exerce son métier depuis plus de 30 ans. Installé à son compte depuis 2012 à Moda, il nous fait découvrir un métier traditionnel qui lie à la fois compétences techniques, patience et aisance relationnelle pour satisfaire une clientèle exigeante qui se fait de plus en plus rare.

### Pouvez-vous nous expliquer votre métier ?

Tapissier d'ameublement, je suis spécialisé dans les mobiliers de maison. Mon métier consiste à habiller et garnir des meubles et restaurer les plus anciens pour leur donner une nouvelle vie. Depuis 33 ans, je travaille à mon compte. Il y a sept ans que j'ai ouvert ce petit atelier à Moda. Nous sommes aujourd'hui plus que trois tapissiers dans le secteur.

### Quel est votre parcours ?

Nous avons migré à Istanbul. Je désirais trouver un travail qui me permettrait de vivre ici, mais devenir tapissier n'était pas quelque chose que j'avais prévu. Au début, je travaillais dans un petit atelier tenu par un proche à Erenköy, à Istan-

bul. Je ne faisais que du démontage de canapé, typiquement le travail d'un apprenti. Ensuite, j'ai travaillé dans divers secteurs. C'est bien plus tard que j'ai décidé d'ouvrir mon propre atelier.

### Que diriez-vous sur la difficulté de ce métier ?

C'est une profession très difficile à exercer aujourd'hui. Ce n'est pas un métier vers lequel je me serais tourné plus jeune. C'est difficile de se faire livrer les matériaux nécessaires et il faut travailler seul. Je ne conseillerais pas cette profession à un jeune, car je sais pertinemment qu'elle est vouée à disparaître.

### Pourquoi le métier est-il voué à disparaître ? Est-ce que les magasins comme IKEA en sont la cause ?

Les magasins comme IKEA ont une part de responsabilité bien sûr. Mais la raison principale est l'évolution des technologies et les nouvelles procédures de production. Les coûts de production ont diminué avec les économies d'échelle. La restauration des meubles anciens devient plus coûteuse. La situation économique des gens se dégrade et il devient plus difficile pour nous de satisfaire leurs besoins. La classe moyenne préfère acheter des canapés déjà tout prêts, car c'est plus rentable. Quant à la clientèle plus aisée, nous n'avons pas la capacité de les satisfaire.

### Quelle est votre clientèle ?

Généralement, ce sont des particuliers qui ont une maison modeste. Le canal le plus puissant dans l'artisanat est le bouche-à-oreille. Si j'ai un client satisfait dans un immeuble, alors je deviens le tapissier de l'immeuble entier puis de leur entourage. C'est un processus qui dure des années et la raison, je crois, est qu'on



s'obstine à donner entière satisfaction. Je traite chaque meuble qui me passe sous la main comme s'il était destiné à mon salon.

### Est-ce que vous vous occupez que d'anciens meubles ?

En ce moment oui. Parfois, des clients demandent que l'on conçoive entièrement des canapés, mais nous ne pouvons plus nous le permettre. Il y a dix ans, nous fabriquions un ensemble de canapés une



à deux fois par mois. Cependant, à cause des contraintes économiques, nous refusons ce genre de client et nous les orientons vers des mobiliers tout faits.

### Est-ce que vous constatez de l'intérêt de la part des jeunes pour votre métier ?

Il arrive que des étudiants qui sont dans les cursus de décoration intérieure ou dans les lycées professionnels viennent discuter. J'essaie de les conseiller, de les guider pour qu'ils aient des chances de vivre de leur passion.

### Un petit message pour terminer l'entretien ?

Nous sommes respectueux de l'environnement, car nous donnons une nouvelle vie aux meubles en bois. En les traitant avec des matériaux de qualité, l'espérance de vie des meubles est rallongée. Le gaspillage est évité. Je voudrais ajouter qu'il est important de penser à des solutions pour sauver l'artisanat traditionnel. J'espère que cette entrevue donnera des idées aux personnes qui ont le pouvoir de changer les choses.

\* Propos recueillis par Eda Özdemir





Eren M. Paykal

Après un article consacré à l'économie, j'aimerais évoquer désormais une institution culinaire centenaire d'Istanbul, à savoir le fameux restaurant Yanyalı Fehmi de Kadıköy. Situé en plein centre du grand marché de Kadıköy (*Kadıköy Çarşısı*), ce restaurant traditionnel turc qu'on aime appeler « Esnaf Lokantası » (une appellation qui associe restaurant de quartier et restaurant de commerçants) s'est construit au fil du temps une renommée nationale et internationale. Il est par exemple répertorié dans le Guide gastronomique İncili, l'équivalent turc du Guide Michelin, avec deux İnci (« perles », comme les « étoiles » du Guide Michelin) sur quatre. L'institution de prestige a été fondée en 1919, signe de son succès et de sa durabilité dans un secteur impitoyable que constitue la gastronomie. Pour célébrer cet anniversaire, j'ai eu l'occasion de m'entretenir avec M. Ergin Sönmezler, copropriétaire de l'établissement.



#### M. Sönmezler, parlez-nous un peu de vous.

Je suis né à Istanbul en 1977 et je représente la troisième génération du restaurant Yanyalı Fehmi. J'ai grandi et travaillé dans la restauration à partir de 14 ans en commençant par les échelons les plus bas. Après l'université, soit à par-

## Une institution centenaire : Yanyalı Fehmi

tir de 2000, j'ai eu la chance de côtoyer mes aînés et de bénéficier de leurs expériences. C'est auprès d'eux que j'ai compris qu'il fallait travailler avec passion. Même si cette recette est connue, c'est la clé de la réussite. J'ai aussi appris que pour faire de la bonne cuisine, il faut des produits de qualité.



#### Quelle est la véritable histoire de Yanyalı Fehmi ?

Notre restaurant a été fondé par notre grand-père Fehmi Sönmezler, à Kadıköy, en 1919. Fehmi Bey est né à İonnina (Yanya) en Grèce où il produisait du tabac. Après les troubles survenus avant les guerres balkaniques, il a vendu ses terres et s'est établi dans la capitale. Après avoir exercé différentes activités, mon grand-père, qui adorait cuisiner et qui était un gourmet, a rencontré l'ancien chef cuisinier principal du palais impérial Bolulu Hüseyin Efendi. Ensemble, ils ont convenu d'ouvrir un restaurant. C'est ainsi qu'a débuté cette aventure, mais le restaurant se trouvait à l'époque près de la mosquée d'İskele. Mon grand-père a appris le métier auprès de Bolulu Hüseyin et, en 1942, il a établi son établissement ici, avant de passer la main à ses deux fils, Erdoğan et Engin, en 1960. Ces derniers ont mis toute leur énergie pour augmenter le prestige de cet établissement et, aujourd'hui, mon cousin Can Sönmezler et moi-même essayons de poursuivre sur cette voie et faire vivre cette tradition.

#### Qu'est-ce qui fait la particularité de votre établissement ?

La qualité de nos produits. Nous souhaitons que nos convives retrouvent la même saveur du *sarma* (feuille de vigne) que celui qu'ils ont dégusté il y a 30 ans. Pour se faire, il faut sélectionner les meilleurs produits et favoriser un apprentissage continu de nos cuisiniers qui travaillent auprès de nous depuis 30-35 ans.

Ainsi, pour les plats chauds, nous favorisons le beurre ou le beurre de noisette, tandis que pour les plats froids nous optons pour l'huile d'olive d'Ayvalık. Nos viandes de mouton et d'agneau proviennent de la Thrace et de Balıkesir. Quant à la viande de bœuf, nous la faisons venir exclusivement de Balıkesir. Nous choisissons nous-mêmes nos fruits et légumes aux halles et les féculents sont issus de productions locales. Par ailleurs, nous travaillons avec les mêmes fournisseurs depuis des années.

#### Quelles sont vos spécialités ?

Nous proposons une centaine de plats qui varient selon les saisons. À ma connaissance, aucun autre restaurant d'Istanbul n'offre tant de choix. Les soupes, les plats à base d'huile d'olive, les viandes, le poisson, tout est frais ! De plus, nous essayons de respecter les recettes traditionnelles de la cuisine ottomane et de réaliser une cuisine saine et délicieuse.

Nos habitués ont tendance à toujours choisir les mêmes plats en s'écriant : « *c'est le riz de ma mère* », « *ce sont les boulettes de ma mère* » ! Nous tentons de recréer un lien nostalgique avec leur

passé. Le goût a aussi une mémoire. D'ailleurs, récemment, un chef italien a goûté notre *iç pilav* (plat de riz traditionnel) et, ému, il nous a confié qu'il avait mangé le même plat que sa grand-mère lui préparait quand il était enfant, bien que cette dernière ne mettait pas de foie. Néanmoins, pour une première visite, je recommande notre soupe des noces avec le collet d'agneau (*kuzu gerdanlı düğün çorbası*), notre ragoût du prêtre (*papaz yahnisi*), notre *iç pilav*, notre kebab du pacha (*paşa kebabı*), nos boulettes Yanya (*Yanya köftesi*), ou encore nos feuilles de vigne à la viande (*etli sarma*), mais aussi notre *hünkar beğendi* (plat à base d'aubergines) et notre *islîm kebab* (kebab d'aubergines et de viande). Et pour le dessert, je ne peux que conseiller le *revani* ou le *kazandibi*.



Cette année, nous célébrons notre centenaire, et je crois fermement que des endroits comme celui-ci ont une âme. C'est un grand honneur pour moi de contribuer à préserver sa personnalité qui est unique et cette culture traditionnelle. Finalement, étant un habitué des lieux, je me permets de vous conseiller de vous rendre à Kadıköy si vous êtes de passage à Istanbul, afin de découvrir un lieu que les vrais gourmets stambouliotes apprécient tout particulièrement.

**Yanyalı Fehmi Lokantası.**  
Osman Ağa Mahallesi  
Söğütluçeşme Caddesi  
Yağlıkçı İsmail Sokak No : 1  
Kadıköy - İstanbul (Turquie)  
Téléphone : 90 216 336 33



## Le 23<sup>e</sup> Festival de théâtre d'Istanbul vous invite à voir la vie à l'envers !

La Fondation d'Istanbul pour la Culture et les Arts (İKSV) n'a pas fini de nous surprendre cette année ! Après une Biennale grandiose, c'est au tour du Festival de théâtre d'Istanbul de faire son entrée sur scène !

Quant aux amateurs de théâtre, la nouvelle édition du Festival de théâtre d'Istanbul vous réserve de belles surprises sous le thème de « la vie à l'envers ». Prenant le relais de la Biennale, le 23<sup>e</sup> Festival de théâtre d'Istanbul, organisé par İKSV et parrainé par Koç Holding, Aygaz, Opet et Tüpraş, ouvrira ses portes le 13 novembre pour tirer sa révérence le 1<sup>er</sup> décembre. Pas moins de 78 représentations de 28 compagnies de théâtre et de danse – dont 12 étrangères — vous attendent. Le programme du festival comprend aussi un certain nombre d'événements dans le

cadre de son programme d'apprentissage et de formations. Ne manquez donc pas les panels, les masters classes et les workshops auxquels participeront des experts du monde du théâtre. À travers ces activités et les différentes représentations dont la mise en scène vous déstabilisera à n'en pas douter, ce festival, devenu un événement incontournable de la vie culturelle d'Istanbul, vous amènera à vous questionner sur la place réelle de la scène, ou encore sur celle de l'acteur. En définitive, tout sera fait pour renverser les codes établis. Pour les francophones et francophiles,

nous ne pouvons que vous suggérer de réserver vos places pour les deux productions françaises qui sont programmées. Il s'agit en premier lieu de « Ionesco Suite », du Théâtre de la Ville, qui propose une adaptation audacieuse des œuvres d'Eugène Ionesco à travers l'esprit créatif du metteur en scène Emmanuel Demarcy-Mota, qui recevra par ailleurs le Lifetime Achievement Award du festival. Enfin, ne manquez pas « Faire le point », basé sur le livre « Prendre dates » (Ed. Verdier) de M. Riboulet et de P. Boucheron, et mis en scène par Delphine Ciavaldini.

\* Camille Saulas



Pour ceux qui auraient manqué la 16<sup>e</sup> Biennale d'Istanbul, intitulée « The Seventh Continent » (Le septième continent) et dont le commissaire n'est autre que l'historien et conservateur Nicolas Bourriaud, sachez que vous avez encore jusqu'au 10 novembre pour vous rattraper en découvrant les expositions qui traitent de l'impact de l'Homme sur notre planète et qui se déroulent à l'Université Mimar Sinan, à Antrepo 5, ainsi qu'à Büyükkada et au musée Pera.

# Kemal Varol remporte le Prix littéraire NDS des Lycéens 2019

Depuis 2013, le lycée français Notre-Dame de Sion décerne le Prix littéraire NDS des Lycéens, un équivalent du Prix Goncourt des Lycéens en France. Lors de chaque rentrée scolaire, un jury d'élèves volontaires est constitué. Durant l'année, le jury passe en revue plusieurs ouvrages et sélectionne son lauréat.



Cette année, le Prix est décerné à l'écrivain Kemal Varol pour son livre de nouvelles *Sahiden Hikâye*. Le jury explique dans ces termes ce qui a motivé leur choix : « *Sahiden Hikâye est une œuvre vraie, réelle. Elle nous confronte à la réalité de notre pays. Même si le monde qu'il décrit est loin du nôtre, les personnages sont des enfants, des adolescents comme nous. Enfin, ils sont des nôtres. Ce qui nous a particulièrement plu dans ce livre, c'est le récit et la description des faits par le regard d'un enfant, une perspective familière pour chacun d'entre nous. Cette particularité du roman en a facilité sa lecture, mais nous a aussi bouleversés. La trame du récit de Sahiden Hikâye était passionnante. Les nouvelles s'enchaînent d'une telle manière que, lorsque vous lisez la dernière, les événements s'articulent comme les pièces d'un puzzle et de manière à surprendre la plupart d'entre nous. Le style moqueur, touchant, mais souvent intime, nous a tenus en haleine et nous a poussés à tourner rapidement les pages de ce livre.* »

*Sahiden Hikâye* aborde les problèmes observés dans la plupart des régions de la Turquie à travers le village imaginaire d'Arkanya. Les nouvelles traitent des liens familiaux, des conventions sociales, des inquiétudes de la jeunesse et des préoccupations politiques.

Le Prix littéraire NDS des Lycéens est le premier et seul prix de son genre en Turquie. Grâce à celui-ci, le lycée Notre-Dame de Sion souhaite souligner son attachement à la littérature et aux écrivains en contribuant activement à ancrer chez les jeunes la lecture et la passion des livres.

Kemal Varol est né en 1977. Il a débuté dans le monde de la littérature avec la poésie. Son premier roman *Jar* a été publié en 2011. Trois autres œuvres ont suivi, à savoir : *Haw*, *Ucunda Ölüm Var* et *Âşıklar Bayramı*. Le livre de nouvelles *Sahiden Hikâye* qui a remporté le Prix littéraire NDS des Lycéens avait reçu en 2018 le Prix de nouvelles « Sait Faik Hikâye Armağanı ».

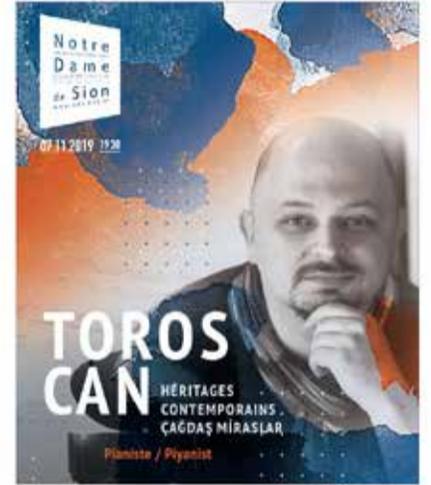
Le jury nous présente ainsi son travail : « Nous lisons les livres sélectionnés, nous réfléchissons sur leur contenu et nous en discutons. Il nous arrive d'abandonner certains ouvrages, car ils ne nous attirent pas ; d'autres, en revanche, nous les lisons d'une seule traite. Si le sens de certains livres nous échappe, d'autres retiennent véritablement notre attention, particulièrement lorsque nous y retrouvons quelque chose de nous-mêmes. Au fil de nos lectures et discussions, nous avons découvert de nombreux ouvrages passionnants. Ils nous ont fait réfléchir sur les raisons qui expliquent notre amour pour la lecture ainsi que notre désir de faire partie de cette aventure, et ce malgré un rythme scolaire intensif. En découvrant des mondes très différents, nous grandissons à travers ces ouvrages ».



## Notre-Dame de Sion AGENDA CULTUREL

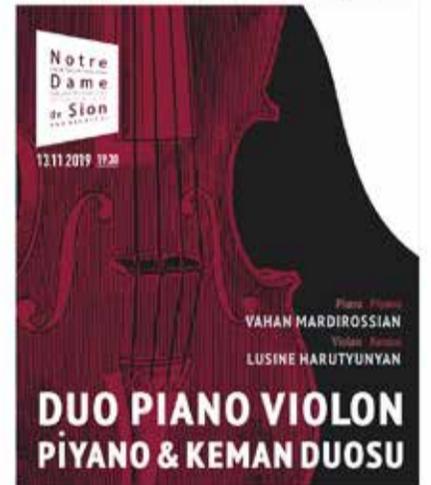
Novembre 2019

Toros Can, pianiste  
Jeudi 7 novembre à 19h30



Duo Piano Violon

Mercredi 13 novembre à 19h30



# Le Club « Environnement/Vie durable » à la découverte des vergers de Bozyer

Le réchauffement climatique, la déforestation, la pollution des terres en raison de l'utilisation excessive des pesticides ou de la monoculture sont des sujets inquiétants sur lesquels nous nous interrogeons de plus en plus. Aujourd'hui, il est impératif de conscientiser la population quant aux enjeux environnementaux. Où mieux que l'école pour dispenser cette éducation ? Seval Erol, professeure de géographie au lycée Notre-Dame de Sion depuis 2008, a toujours œuvré en ce sens, notamment par l'entremise de son club Environnement/Vie durable du lycée Notre-Dame de Sion. Depuis plusieurs années, elle y mène avec ses élèves des projets dont le but est de sensibiliser l'opinion publique aux problèmes ruraux et l'importance de la recherche de solutions appropriées.

En 2014, huit lycées privés d'Istanbul, dont le lycée Notre-Dame de Sion, ont lancé le projet « un mode de vie durable » grâce auquel ces établissements s'engageaient à présenter et à expérimenter la permaculture, une méthode d'action globale pour une agriculture respectueuse de la nature et de la biodiversité. La permaculture promeut une production agricole durable et économe en énergie de façon à être moins dépendant des systèmes industriels de production et de distribution. C'est ainsi que les élèves ont créé un jardin en permaculture au village d'Alpagut, à proximité de Bolu. Cette année, les activités de terrain du club ont commencé avec une récolte de pommes et la découverte des pâturages.

Le 11 octobre, les professeures de géographie Mmes Seval Erol (Notre-Dame de Sion) et Inci Kimyonşen (Saint-Michel), et moi-même, avons accompagné 27 élèves des lycées Notre-Dame de Sion et Saint-Michel dans la province de Bolu, à 250 km d'Istanbul. L'objectif de ce voyage était de découvrir les habita-

tions qui se trouvent dans les pâturages, mais aussi d'observer la végétation du lieu, la forêt ainsi que les lacs naturels et artificiels.

Par ailleurs, les élèves sont allés récolter plusieurs variétés de pommes dans les vergers de Bozyer. Selçuk Güçbilmez, ingénieur agronome originaire du village, nous a accompagnés pour nous en apprendre davantage sur les pommiers, sur

l'utilisation des engrais ainsi que sur la récolte des pommes.

Nous avons également visité un moulin près de Seben afin d'observer le traitement d'un blé sans gluten et propre à cette région, Iza. Ce dernier est essentiellement utilisé sous forme de blé concassé (boulgour).



Pour les élèves, ces activités de terrain leur permettent de découvrir le monde rural et elles les sensibilisent aux problèmes des villageois, à savoir : la menace de disparition des techniques agricoles traditionnelles ainsi que l'utilisation abusive des engrais chimiques et des graines hybrides...

Il est incontestable que ces découvertes et expériences vont favoriser une prise de conscience quant à la protection de l'environnement et l'avenir du monde rural.

\* Mireille Sadège





Sirma Parman

## Le smiley dans l'art de Murakami

Nous savons tous ce que « :) » signifie. Apparemment, l'icône du smiley jaune est née en 1963 au Massachusetts, lorsque le graphiste Harvey Ball a été approché par la compagnie d'assurance State Mutual Life pour créer un stimulant moral pour les employés. L'histoire raconte que Ball a créé cette icône qui est devenue un symbole iconique de la culture américaine en dix minutes. Et il a été payé 45 dollars pour son travail. Ball a expliqué le cheminement logique et simple qui l'a amené à créer le smiley jaune : « J'ai fait un cercle avec un sourire sur du papier jaune, parce que c'était brillant et ensoleillé ». Un an plus tard, le journaliste français Franklin Loufrani lançait la société Smiley, qui est devenue un géant mondial d'accréditation.

Comme les signes de ponctuation, les emojis sont utilisés pour exprimer des émotions et pour retranscrire le langage du corps et le ton de la voix dans une communication textuelle. Son pouvoir est donc compréhensible lorsque nous réfléchissons à nos conversations quotidiennes. Bien entendu, le smiley est simple et agréable, facile à apprendre et à reproduire. Mais il est également très ouvert aux interprétations ; si vous le modifiez un peu, l'icône devient rapidement surréaliste.

Au fil des années, le smiley a été réinventé par des groupes comme Nirvana. Il s'est épanoui dans la culture des raves des années 1980 et 1990, imprimé sur des pilules d'ecstasy et sur des brochures pour les DJ. Même aujourd'hui on peut voir des smileys lors des défilés Marc Jacobs et dans la nouvelle ligne de Justin Bieber, « Drew House ».

Mais quand le smiley apparaît dans l'art, c'est complètement différent. Son sens est souvent déformé, ironique ou exagéré. Quand je pense à des œuvres

d'art moderne remplies de smileys, le premier artiste qui me vient à l'esprit est Takashi Murakami. L'un des artistes les plus acclamés en Asie, également appelé « le Warhol du Japon », Murakami est connu pour sa synthèse pop contemporaine des beaux-arts et de la culture populaire. Sa production comprend des peintures, des sculptures, des dessins, des animations et des collaborations avec des marques comme Louis Vuitton. S'inspirant principalement des dessins animés japonais, des mangas, et des bandes dessinées, les peintures et sculptures de Murakami présentent des images lumineuses aux couleurs de bonbons, aussi bien que des personnages de dessins animés avec de grands yeux et des parties du corps exagérées. Le smiley se marie ainsi très bien avec ses œuvres. L'art de Murakami est aussi plein de sens et de philosophie. Pour les fleurs souriantes, l'inspiration de Murakami vient des bombardements d'Hiroshima et de Nagasaki en 1945. Alors

qu'il montait une grande exposition à l'Asia Society de New York, en 2005, un collègue américain lui a proposé le titre d'« Explosion de la Culture Pop Japonaise ». À la place, Murakami a proposé l'alternative parfaite, « Little Boy », faisant immédiatement allusion aux petits garçons de la culture nerd japonaise. En même temps, ce titre faisait référence à la bombe atomique larguée sur Hiroshima. Parfois, Murakami peint des fleurs souriantes accompagnées de crânes noirs afin de rappeler la fragilité de la vie et de la nationalité. Dès lors, le smiley prend un tout autre sens dans les mains de Murakami. Cependant, son art constitue un « fond adorable » pour les photos *instagrammables* – un sujet de réflexion à n'en pas douter : l'influence fâcheuse des réseaux sociaux sur l'art contemporain.



Mine Çerçi

## A Corner in the World I

Nous continuons nos entretiens avec différents artistes du milieu du théâtre indépendant d'Istanbul. Les fondateurs du festival de théâtre « A Corner in the World » (un coin du monde) Claire Zerhouni, Fatih Gençkal et Burcu Yılmaz nous ont parlé de leur festival, de leurs projets et des conditions de création dans les arts du spectacle en Turquie.

### Quel est l'objectif du festival « A Corner in the World » ? Pourquoi cette initiative ?

« A Corner in the World » est un festival indépendant dédié aux arts du spectacle et à la performance artistique. Il a été créé en 2015, à Istanbul, à l'initiative d'un collectif regroupant des acteurs de théâtre, des danseurs et divers professionnels des arts du spectacle. Le but du festival est de rassembler des artistes de Turquie, des Balkans, du Caucase et du Moyen-Orient afin qu'ils échangent, qu'ils partagent leurs pratiques, leurs recherches et leurs travaux, mais aussi afin qu'ils rencontrent le public stambouliote. En définitive, l'objectif est d'ouvrir des espaces d'échanges.

Chaque édition du festival propose une sélection de spectacles ou de performances d'artistes de ces régions. Depuis notre création, nous avons invité plus de 200 artistes. Parmi eux, nous pouvons citer Hanane Hajj Ali (Liban),

Bouchra Ouizguen (Maroc), Nacera Belaza (Algérie) et Astrit Ismaili (Kosovo), qui s'ajoutent à une longue et impressionnante liste d'artistes irakiens, iraniens, arméniens, roumains, arméniens, syriens, ou grecs.

Ce festival nous permet aussi d'offrir un espace aux artistes turcs ou à ceux qui résident en Turquie. Nous organisons d'ailleurs deux programmes pour mettre en avant la jeune scène turque. Le premier, « Walk Around the Corner », propose une promenade performative. Nous investissons un quartier de la ville et proposons aux artistes de présenter leur travail dans des formats courts (15 à 20 minutes maximum) au sein de l'espace public, c'est-à-dire dans une rue, devant un café, ou encore dans un stade de foot. Le second programme, « 29'59 » , permet aux artistes de présenter un travail court ou en cours de création de moins de 30 minutes dans un espace de type « black-box ».

Nous sélectionnons les artistes sur la base d'appels à projets. Nous avons aussi une politique de soutien à la création, et essayons depuis les débuts du festival de produire ou de coproduire de nouvelles créations dans le cadre de commissions. Nous avons ainsi travaillé avec Gizem Aksu pour sa création « Yu » en 2016, mais aussi avec Onur Karaoğlu pour sa pièce « Light Theory » en 2018. Depuis 2015, nous avons organisé trois festivals à Istanbul. Le festival se tient chaque année dans un quartier différent de la ville. Nous travaillons aussi en étroite collaboration avec des espaces indépendants comme le studio de la compagnie Ciplak Ayaklar, mais également avec des espaces plus institutionnels comme SALT ou DEPO, ou des espaces privés comme Bomontiada, ou encore avec l'université Mimar Sinan pour présenter les spectacles, organiser des ateliers, des conférences et d'autres activités (expositions, concerts, etc.).

*Crédit photo : Murat Dürüm*



## Agenda culturel

## Novembre

### Séminaires - « Symbiosis : Recherches sur la coexistence »

À partir du 2 novembre

Lycée Saint-Joseph, Istanbul

« Açık Seminer » est une série de séminaires, en turc, présentée dans le cadre de la célébration du 150<sup>e</sup> anniversaire du lycée français privé Saint-Joseph d'Istanbul, en collaboration avec l'espace d'art indépendant *poşe*. Programmés par Murat Alat sous le sous-titre « Symbiosis : Recherches sur la coexistence », ces séminaires sont axés sur les relations entre l'être humain et la Terre.

La programmation du mois de novembre : Samedi 2 novembre : Ali Akay, Revoir les « Trois Écologies » aujourd'hui

Samedi 16 novembre : Ferda Keskin, Singularité

Samedi 30 novembre : Can Batukan, Les cours de Gilles Deleuze sur Spinoza

### MFINUE 2019 : Les élèves francophones se penchent sur la « déshumanisation »

Du 8 au 10 novembre

Lycée Saint-Joseph, Istanbul

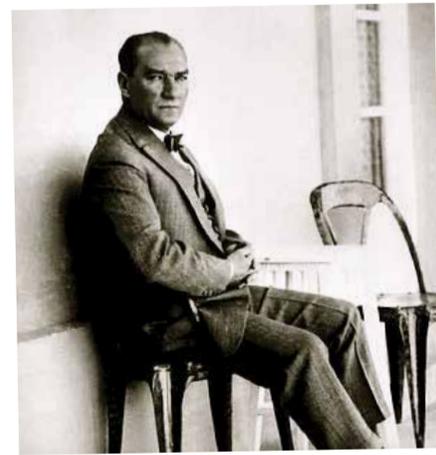
Le MFINUE, organisé par le lycée Saint-Joseph, se déroule à Istanbul depuis huit ans. Affilié aux conférences THIMUN (The Hague International Model United Nations) et reconnu par l'ONU depuis 2012, le MFINUE est une conférence du Modèle des Nations Unies (MNU), soit une simulation des Nations Unies durant laquelle les élèves prennent le rôle de diplomates. Cette année, les élèves de Turquie, mais aussi des jeunes provenant d'établissements étrangers, s'interrogeront à travers différentes simulations et travaux sur la « déshumanisation », une notion qui touche des aspects très divers de notre société contemporaine.

### Une nouvelle saison de concerts à İş Sanat

À partir du 14 novembre

İş Sanat, Istanbul

Pas moins de 20 concerts sont programmés pour la nouvelle saison musicale d'İş Sanat qui s'ouvrira avec un concert de l'orchestre philharmonique de Borusan. Entre l'ensemble instrumental italien de musique baroque Europa Galente, la Camerata RCO, formée de membres de l'illustre Orchestre Royal du Concertgebouw d'Amsterdam, l'Orchestre royal de Chambre de Wallonie, le Mahler Chamber Orchestra, ou encore la prestation du soliste Stefan Dohr de l'Orchestre philharmonique de Berlin, la virtuosité sera omniprésente ! Pour les amateurs de jazz, de musique cubaine, italienne ou turque, pas d'inquiétude, İş Sanat vous réserve également de belles surprises !



### Exposition Atatürk

Jusqu'au 31 janvier

Gare historique d'Izmit, Kocaeli

Une exposition exceptionnelle en l'honneur du 96<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de la République de Turquie se déroule actuellement à Izmit. Après plus de trois ans de préparation, 150 objets et photos inédites portant sur Mustafa Kemal Atatürk sont présentés au grand public. À ne manquer sous aucun prétexte !